

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - Six mois \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14<sup>ME</sup> ANNÉE, No 692.—SAMEDI, 7 AOUT 1897

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cent.  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cent.  
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS. — Fleurs d'été

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 7 AOUT 1897

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Poésie : A sa Grandeur Mgr Paul Bruchési, par L.-J. Béliveau.—Poésie : Simples choses, par Jules Lanos.—Aux îles Salomon.—Une amie d'enfance, par Ribon.—Poésie : Chanson, par C. Mendès.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Sacrifice à Minerve, par F. Picard.—Fête intime, par F. Picard.—Le jeu de dames.—Fleurs d'été, par F. Picard.—Petite poste en famille.—Encore un glas, par Ami.—L'exposition de Montréal.—Parc Sohmer.—Nouvelles à la main.—Feuilletons : La veuve du garde, par R. de Navery ; Mariannic, par André Theuriot.—Choses et autres.

GRAVURES.—Beaux-Arts : Fleurs d'été.—Portraits : M. Louis Herbette, M. le général Horace Porter, M. L.-O. Maillé.—Scène Romaine : Sacrifice à Minerve.—Groupe de quelques-uns des employés de l'aqueduc de Montréal (21 portraits).—Gravure du feuilleton.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## NOS PRIMES

## LE CENT CINQUANTE-HUITIÈME TIRAGE

Le cent cinquante-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JUILLET), aura lieu le samedi, 7 AOUT, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



De l'or ! De l'or !! Encore de l'or !!! De l'or encore !!!! Toujours de l'or !!!!!

De l'or ! Être riche, pouvoir se procurer tous les plaisirs, se donner des jouissances sans nombre, être maître, se faire obéir, faire taire l'honnête homme et laisser parler le vice, pouvoir être méchant et faire publier qu'on est bon, se faire aimer sans amour, éblouir la pauvreté et... s'en aller au diable tout droit !

Quel rêve ! Quelle grandeur ! Quelle faiblesse ! Quelle belle chose ! Quelle ignoble farce !

Car l'or est tout cela. Comme la langue d'Esopé, l'or est bon et mauvais, vicieux et vertueux.

Eh bien ! Il y a de l'or dans notre Canada, beaucoup d'or. Non pas, de l'or, fruit d'un travail assidu, tranquille, et constant, mais de l'or que l'on a la peine de ramasser seulement, dans un ruisseau, dans quelque chose de malpropre, car son origine est semblable à sa fin. Sorti de la boue, il y revient tôt ou tard.

Quelques mineurs sont arrivés dernièrement à San Francisco, retour des placers canadiens voisins de l'Alaska, avec plusieurs millions de pépites d'or, recueillies en six semaines dans la boue de la rivière Yucon.

Ce n'est plus un secret maintenant et voici que l'exode a commencé, le départ de milliers de Canadiens et d'Américains pour le pays de l'or. Les hommes de police de la Colombie britannique ont déserté en masse, les employés quittent leur bureau, le maçon lâche sa truelle, le cocher sa voiture, le cultivateur son champ, et tous, ils vont aux placers, à la chasse au million.

Nous allons assister sans doute à une répétition des scènes californiennes. Ce sera curieux.

\*.\* Une dépêche nous a appris que le professeur norvégien Andréa est parti, il y a maintenant une quinzaine de jours, à la recherche du pôle nord, en ballon.

Qu'advient-il de cette exploration, la plus hardie certainement que l'homme ait jamais tentée ? Le professeur Andréa réussira-t-il à explorer enfin cette région glacée encore inconnue ?

La chose est possible, bien que peu probable.

Y a-t-il des êtres humains dans cette région ? Peut-être.

Il peut se faire, en effet, qu'une race séparée du monde par les glaces vive là, depuis une époque impossible à déterminer, isolée par suite de quelque effroyable bouleversement terrestre.

On a déjà eu un exemple de ce genre. Il est peu connu.

En 1818, John Ross découvrit au nord des terres glacées qu'habitent les Esquimaux, sur les confins de la mer arctique une race d'hommes qui, tout en occupant un immense territoire, ne compte guère plus de 300 âmes. C'est la race humaine la plus septentrionale du globe. Lorsque John Ross arriva dans leurs glaces, ils parurent extrêmement surpris en voyant que d'autres humains qu'eux habitaient le globe terrestre ; ils ne connaissaient même pas les Esquimaux et se croyaient seuls sur terre.

L'interprète groenlandais que Ross avait avec lui reconnut que la langue que parlaient ces hommes avait beaucoup de points de ressemblance avec la sienne. Il put ainsi comprendre ce qu'ils disaient et se faire entendre ; aussi les étrangers reçurent-ils de leur part le plus cordial accueil.

Nombre de leurs coutumes s'identifient avec celles des habitants de la partie sud du Groenland, bien qu'ils se trouvent séparés de cette contrée par un immense territoire—si je puis me servir de ce mot, pour un pays de glace.

Ce peuple constitue, suivant toutes apparences, l'une des plus anciennes races humaines du globe ; il habite une région où vraisemblablement l'homme vivait autrefois dans des conditions normales. Dans les temps reculés, les pôles avaient sans doute une température moins rigoureuse qu'à l'heure actuelle, ce qui rendait plus douce l'existence dans nos parages.

L'homme civilisé n'y pourrait résister plus de deux ou trois ans, et encore à la condition de posséder d'énormes approvisionnements de combustible et de nourriture.

Comment ces gens-là ont-ils pu résister au climat, et que dire de cette race arctique pour laquelle l'Esquimaux est un méridional ? Sauf un peu de poisson, elle ne consomme presque exclusivement que de la viande crue et ignore l'usage du sel. Lorsque cette nourriture lui fait défaut, elle se contente de dévorer les peaux d'animaux dont elle a mangé la chair plusieurs mois auparavant.

Ces hommes ignorent ce que c'est qu'un gouverne-

ment, ils n'ont ni Sénat, ni Conseil législatif, ni Chambre des députés, ni police. Ils ignorent ce que c'est que le *boodlage* et ne se divisent pas en camps rouge et bleu. Ils n'ont pas de journalistes et n'en ont pas besoin, puisqu'ils ne savent ni lire ni écrire. Ils n'ont aucune idée des tramways électriques, du télégraphe et du téléphone. Ils n'ont pas de rois, ni d'usuriers. Il ne possèdent, en un mot, rien de ce qui fait notre supériorité et sont parfaitement bons.

Ces mangeurs de viande crue, ces sauvages, ces sortes d'animaux voraces, sont humains et charitables. Ils ne peuvent comprendre que certains d'entre eux souffrent de la faim, tandis que l'abondance règne dans une famille voisine. Cette dernière partage fraternellement avec ceux qui ne possèdent rien. Chacun trouve cet acte généreux des plus naturels ; le don fait n'est que chose due et, notez que ces sentiments de haute humanité se rencontrent sans exception chez tous.

Que voulez-vous, ils ne sont pas civilisés et ils ignorent le plaisir qu'éprouvent les grands à voir souffrir les petits. Ils ne savent pas ce que vaut un morceau d'or, ils sont tellement arriérés qu'ils ne pourraient comprendre qu'avec du métal, avec de l'or, on peut tout acheter, conscience, vertu, honneur, vote etc.

La vie de ces hommes perdus dans un territoire sans limites et constamment recouvert de neige et de glace est pénible. La lutte pour la vie y est de tous les instants et cependant ils éprouvent un profond amour pour leur ingrat pays. Ils pourraient émigrer vers le Sud, dans des parages plus cléments ; ils ne le veulent pas. Ils préfèrent vivre et mourir là où ont vécu et sont morts leurs ancêtres.

Le professeur Andréa va-t-il, à son tour, découvrir d'autres hommes perdus, là-bas, dans les glaces, et se croyant les seuls habitants du globe ?

Un pigeon voyageur va-t-il nous apporter bientôt des nouvelles de ce hardi voyageur qui risque sa vie pour résoudre un problème géographique ?

A l'heure où vous tenez LE MONDE ILLUSTRÉ dans vos mains, peut-être connaissez-vous la réponse à ces points d'interrogation.

\*.\* Je savais bien que la musique était un art qui avait bien plus d'influence sur les nerfs que sur l'esprit. Mon camarade, Oscar Martel, avait beau me dire le contraire, je ne le croyais pas, et je suis très heureux de le faire enrager une bonne foi.

Je sais bien qu'il va m'en vouloir à mort, mais, à la première rencontre, nous ferons la paix.

Et d'ailleurs, ne me devra-t-il pas des remerciements quand je lui aurai prouvé, ainsi qu'au public, que les musiciens vont bientôt être à même de cumuler leurs fonctions avec celles de médecins.

Voilà la chose dans toute sa candeur, ce n'est pas moi qui parle, mais bien le *Cosmos*, journal scientifique, orthodoxe et très bien renseigné.

Ceci est intitulé : *Le traitement musical des terreurs nocturnes et des névralgies*.

Une enfant de trois ans avait des accès de peur nocturne, contre lesquels le traitement classique avait échoué. M. Beztchincki, s'inspirant d'une communication de M. Ferrand à l'Académie de médecine sur le rôle thérapeutique de la musique, eut l'idée de traiter sa malade par la musique.

Supposant qu'une pièce écrite en ton mineur et de caractère mélancolique répondrait mieux au but qu'un morceau gai et en majeur, il choisit la valse No 2 des trois valses brillantes de Chopin. Le résultat fut remarquable. Après le premier essai, l'enfant dormit d'un sommeil calme toute la nuit sans se réveiller. Au bout de quelques jours, pour se rendre compte de la valeur du traitement, on le supprima momentanément. La nuit suivante, la fillette eut un accès de peur nocturne, mais relativement léger. Les séances musicales ont été reprises et répétées pendant un certain temps avec le même succès que la première fois ; d'abord tous les soirs, puis tous les deux ou trois jours, en les espaçant de plus en plus. Au bout d'un mois, la guérison fut complète. Depuis plusieurs mois que le traitement par la musique a été supprimé, la petite malade n'a pas eu le moindre accès et continue à se bien porter.

De son côté, le Dr Corriveau a vu des crises névralgiques, assez douloureuses pour nécessiter des injections de morphine, cesser sous l'influence de la musi-

que. Il s'agissait d'un malade atteint de sciatique, qui racontait avoir trouvé ce procédé dans les conditions suivantes :

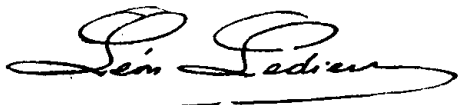
Ayant une petite crise, pas assez forte pour l'obliger à se faire une piqûre, mais assez douloureuse pour l'empêcher de marcher ou même de travailler, il prit son violon pour se distraire. A peine en eut-il tiré quelques sons que la douleur de la jambe disparaissait. Il pose l'instrument, la douleur revient. Il le reprend, calme complet, si bien qu'il joua toute l'après-midi. Le soir il était guéri.

Deux jours après, nouvelle crise. Le malade attend qu'elle soit bien établie, et, en pleine douleur, il saisit son violon : il joue n'importe quoi ; en moins de deux minutes, il était encore soulagé. Seulement, cette fois, il dut recourir à la morphine pendant la nuit.

Une troisième fois le malade a été soulagé. Et pour cela, il n'est pas besoin qu'il soit sous le charme d'une maladie ou dans le feu d'une exécution difficile ; il suffit de jouer une étude, des gammes, pourvu qu'il tire des sons de son violon, la douleur, si vive soit-elle, disparaît presque instantanément pour ne reparaitre que quelques minutes après que le patient a fini de jouer.

Eh bien ! mon ami Martel, voici que, bon gré mal gré, vous allez être docteur.

La musique enfonce la pharmacie.



### A BATONS ROMPUS

On craint que certaine épidémie ne soit à nos portes. D'aucuns disent qu'elle y est déjà. Je n'en crois rien, et je vous engage, lecteurs, à faire comme moi.

Par contre, ce que je crois, c'est que si l'on isole certains malades, on devrait surtout isoler les nouvelles que les journaux donnent à ce sujet : nouvelles qui engendrent la peur. Or, la peur, c'est le plus mortel des microbes... après la politique.

Jugez-en.

Un jour, quelques farceurs s'arrangèrent de manière à faire peur à un peureux.

Le premier qui le rencontra lui dit :

—Comment vas-tu ?

—Fort bien.

—Non, répondit l'autre, tu as l'air souffrant.

—En effet, je ne me sens pas très bien.

Un peu plus loin, le second farceur rencontrant le peureux, lui dit :

—Quelle mine as-tu donc aujourd'hui ? Tu es jaune comme un citron.

Et le peureux de répondre :

—En effet, j'ai un violent mal de tête.

Plus loin, il rencontra le troisième farceur qui s'écria :

—Mais tu es malade, mon cher, tu as la fièvre...

—En effet, répondit le peureux, aussi vais-je me coucher.

Qu'arriva-t-il ?... Il se coucha et se réveilla... mort. La peur l'avait tué.

\*\*\*

Dans une autre circonstance, des médecins, savants diplômés pour faire des expériences sur leurs semblables, firent celle-ci.

Ayant l'autorisation de pratiquer sur un condamné à mort (hélas ! le pauvre malheureux tombait de Charibde en Sylla)—lui firent ce docte raisonnement :— Mon ami, vous êtes condamné à mort, mais pour l'honneur de la science... et le bien de l'humanité, nous avons obtenu de faire sur vous une expérience qui vous sauvera si... vous n'en mourez pas. Voici de quoi il s'agit : Nous allons vous bander les yeux, nous vous ferons une piqûre au bras jusqu'à ce qu'une syncope se produise, et alors vous serez libre, car notre science infallible vous ramènera.

Le double condamné accepta.

Après qu'on lui eut bandé les yeux, on lui piqua la saignée du bras avec une aiguille, et, au moyen d'un appareil préparé d'avance, on laissait couler avec un tube des gouttes d'eau tiède sur la piqûre.

Convaincu qu'il était saigné pour de bon, le double condamné à mort mourut de frayeur.

\*\*\*

Ceci, pour vous dire, lecteurs, de ne jamais vous effrayer, surtout de ce que vous disent les journaux : car une personne qui a peur est une personne morte, tout comme tout homme qui est attaqué et qui ne fait pas face à l'ennemi est sûr d'attraper des coups ; tandis qu'en se défendant, il a la chance d'assommer son agresseur et de revenir sans horions.

Quoi qu'il en soit, mieux vaut attraper des coups en se défendant qu'en fuyant.

\*\*\*

Défendons-nous donc contre l'ennemi qui est supposé être à nos portes, et dont nous nous débarrasserons facilement en laissant, premièrement, nos fenêtres ouvertes ;

Deuxièmement, en enlevant tous les tapis, rideaux, catalogues—vrais nid à microbes ;

Troisièmement, en lavant nos planchers, surtout certaine place et objets... privés, avec une faible solution d'acide phénique, carbolique ou de chlorure de chaux ;

Quatrièmement, en brûlant dans nos demeures du sucre, du camphre, du goudron végétal, etc., sur une assiette en fer-blanc ;

Cinquièmement, en ne buvant ni eau glacée, surtout pas de lait sans être bouilli,—on ne saurait trop insister sur ce dernier point.

Ne sortez jamais à jeun : c'est à dire sans avoir au moins pris une tasse de café ou de thé bien chaud, etc... L'estomac a horreur du vide.

Sixièmement, enfin ne changez rien à vos bonnes habitudes, distrayez-vous, et si, malheureusement, la maladie se met chez vous, ne faites pas comme cette veuve inconsolable... qui s'est remariée, laquelle, voyant son mari aux prises avec les affres de l'agonie, disait qu'elle prendrait la place de son mari si la mort entra. Or, la mort entra juste à ce moment, et prise de frayeur, la femme se jeta par la croisée et tomba, heureusement pour elle, dans les bras de son nouveau mari qui n'attendait que le moment psychologique.

\*\*\*

Avant de terminer cette courte chronique qui est loin d'être gaie, je crois que les autorités sanitaires feraient bien, si nécessité il y a, de se servir des casernes qui sont sur l'île Sainte-Hélène, comme hôpital pour les maladies épidémiques, et mieux encore d'y établir un lazaret permanent.

Mais cela va coûter de l'argent ? dira-t-on Fort bien, mais de même que vous entretenez des citadelles et des forteresses contre l'ennemi, pourquoi n'en entreprendriez-vous pas contre l'épidémie ? Enfin, elles devraient opérer une descente chez les fils d'Israël.

Par les fils d'Israël, j'entends tous les juifs et marchands de bric-à-brac, sentinelles de haillons, de guenilles et de microbes, que Moïse, ce grand législateur, s'il revenait sur terre, renierait pour siens et noierait dans les eaux de la mer Rouge, pour les déterger, nettoyer, désinfecter et en purger le pays.



### NOTES ET IMPRESSIONS

La science, le bonheur est d'aimer son devoir et d'y chercher son plaisir.—Comtesse DASH.

La grandeur des actions humaines se mesure à l'instrument qui les fait naître.—PASTEUR.

Les religions ne font pas les mœurs, elles sont elles-mêmes ce que les mœurs les font.—ANATOLE FRANCE.

La mort nous cache, ou plutôt nous voile un moment et légèrement, ces êtres chers qui bientôt redeviennent présents et d'une certaine manière visibles.



### A SA GRANDEUR Mgr PAUL BRUCHÉSI

ARCHEVÊQUE-ÉLU DE MONTRÉAL

*Celui qui nous éprouve a toujours des faveurs  
Pour les prédestinés que sa bonté regarde :  
Qu'importe à notre espoir si la fête retarde ?  
Le Seigneur a comblé les vœux de tant de cœurs !*

*Evoquant son passé pour espérer encore,  
Un peuple de croyants se tournait vers les cieux,  
Car il cherchait du cœur, de l'âme et puis des yeux  
Un digne remplaçant au pasteur qu'il déplore.*

*L'ange du disparu—c'est un dernier bienfait—  
Te marqua comme lui d'un sublime sourire ;  
Fabre te regardait quand Rome a dû l'élire  
Par un vote que Dieu là-haut ratifiait.*

*Les tentures de deuil ont fait place aux couronnes  
Faites de sympathie à l'élu proclamé.  
Bien somptueusement les grands t'ont acclamé !  
Mais à nos humbles chants l'on sait que tu pardannes,*

*Lorsque pour engager l'ardeur de nos vingt ans  
Au service d'un roi qui règne sur nos âmes,  
Nous n'avons qu'à t'offrir ces juvéniles flammes,  
A défaut d'un poème en vers tendres, touchants.*

*Tu vas ceindre bientôt la mitre épiscopale,  
Laisse briller l'espoir sur ton front consacré :  
Devançant le grand jour où tu seras sacré  
La vieillesse à prié. C'est pourquoi sa rivale,*

*La jeunesse qu'on dit être tout l'avenir,  
Baise pieusement ta crosse pastorale...  
Et quand tu parleras, comme en la cathédrale,  
Partout et puis toujours tu n'auras qu'à bénir !*

*Pour mieux inaugurer ta mission féconde,  
Bénis dès maintenant les hommes de demain,  
Afin qu'en l'avenir s'annonçant incertain,  
La joie de nos aïeux reste toujours profonde.*

*Si Léon XIII un jour a besoin de soldats,  
A l'instar de Bourget, tu compteras tes braves :  
Par milliers, crois-nous, petits-fils des zouaves,  
Porteront tes drapeaux à tous les bons combats !*

*Oh ! oui nous épousons la grande et sainte cause  
De la religion qui garde le foyer ;  
Les cris des ennemis ne sauraient effrayer  
Les sentiments d'honneur que le devoir impose.*

*Car la religion, ah ! vois-tu, c'est pour nous,  
Qui naissons à l'amour et commençons à vivre,  
Le seul espoir certain dont notre âme s'enivre :  
Qui veut compter demain, doit prier à genoux !*

### SONNET DÉDICATOIRE

*La science et les arts que tu servis en maître,  
T'ont déjà salué, vainqueur du doctorat ;  
L'Eglise en conférant l'archiepiscopat,  
Reconnaît à son tour les vertus du saint prêtre !*

*Heureux de t'exalter, ô vénéré prélat !  
Mais quand je sens en moi, comme un vent de bien-être,  
Parfum du souvenir qu'un souffle fait renaitre,  
Oh ! ma reconnaissance est mon seul appareil.*

*Hélas ! mon vers, je sais, n'a rien de l'harmonie  
Des suaves discours que créa ton génie.  
Mais par le creuset d'or de ton cœur indulgent,*

*Si tu laisses passer rien que ma gratitude,  
Sa grandeur comprendra, j'en ai la certitude,  
Qu'il n'a rien de meilleur, le poète incertain !*



Montréal, août 1897.

## SIMPLES CHOSES

## LES FOINS

C'est en juillet. L'aube est encore grise  
Quand, dans les prés ondulés par la brise,  
Arrivent les fermiers avec leurs faux.  
Lents, solennels, les bœufs suivent par couples  
En les chemins aux arbres verts et souples  
Et tintent leurs cloches qui sonnent faux.

Lors, vers l'andain, l'homme se penche et fauche,  
Faisant un grand geste de droite à gauche,  
Qui couche mont le trèfle humide et gras.  
Il s'échauffe au mouvement de sa lame  
Qu'il bruidit et lance avec une flamme.  
Au grand soleil, les prés sont tondus ras.

Les foins coupés sont là jaunés et mornes,  
Quand, tous armés de fourches à deux cornes,  
Viennent fils et femmes des moissonneurs.  
Et jusqu'au soir quelles belles mêlées !  
L'herbe pend des têtes échevelées  
Des filles et des garçonnets faneurs.

Comme il fait chaud, on boit à la fontaine  
Qui sourd du roc, on dort au pied d'un chêne.  
À la brune on tasse les meulons  
En droite ligne, en la ruse étendue  
De la prairie étonnée et tondue,  
Bien odorants, bien peignés et tout ronds.

Alors s'en vont sur la même charrette,  
Papa bien las, sa fille qui fleurète,  
Maman qui dort, les râtaux et les nids  
Et les bluets. La fenaison est faite.  
Las ! mes enfants, demain ce n'est plus fête :  
Demain les prés seront dans les fenils.

*Jules Janot*

## AUX ILES SALOMON

## UN MASSACRE D'EUROPÉENS

Il y a quelque temps, certains journaux ont annoncé le massacre de plusieurs officiers et matelots de l'*Albatros*.

Voici, à ce sujet, des détails très particuliers que Mgr Vidal a bien voulu communiquer aux *Missions Catholiques*. Ils ont été adressés à un correspondant de Fidji par un Européen, résidant aux îles Salomon.

Un navire de guerre autrichien, l'*Albatros*, était venu de Sydney aux îles Salomon dans un but à la fois scientifique et commercial. Après avoir relâché à diverses îles, il aborda sur la côte nord de Guadalcanar, à un endroit nommé Titiri.



AUX ILES SALOMON : UN MASSACRE D'EUROPÉENS.—SCÈNE DE CANNIBALISME

Une partie de l'équipage campa sur le rivage tandis que le reste des hommes entreprenait une excursion dans l'intérieur pour explorer la montagne connue sous le nom de Tête de Lion. Le baron Foullon de Norbeck, le lieutenant Budik et sept marins composaient la petite troupe. Trois *bushmen* (hommes des buissons) servaient d'éclaireurs. Quelques autres sauvages se joignirent à l'expédition. On ne prit pas garde à eux, tant ils parurent pacifiques.

Le baron et ses ordonnances marchaient en avant, gravissant la colline et ils étaient sur le point d'en atteindre le sommet quand deux coups de fusil tirés du campement qu'ils avaient quitté, attirèrent leur attention. En même temps, de différents côtés, des indigènes accouraient menaçants, avec des haches et des massues. Le baron, complètement désarmé, ne put parer un coup de casse-tête qui l'étendit par terre ; mais l'agresseur tombait aussitôt raide mort sous la balle d'un marin. Des deux ordonnances du baron, l'un se défendit vaillamment avec le grand sabre dont il s'était muni pour frayer la voie au milieu des broussailles, l'autre désarma très adroitement de sa hache un sauvage qui allait l'en frapper. Le lieutenant Budik, qui avait heureusement son revolver à la main

riposta par une balle mortelle à l'attaque d'un *bushman* qui allait l'assommer. Pendant ce temps, les marins, ayant préparé leurs fusils, firent un feu de file sur les bandits qui en un clin d'œil disparurent dans les taillis. Le baron, le seul grièvement blessé, put, en marchant très lentement, regagner le camp. On fit pour le sauver tout ce qu'il était possible de faire ; mais il s'affaiblit rapidement et au bout d'une demi-heure il s'éteignit.

Le camp, durant leur absence, avait été l'objet d'un assaut furieux. L'aspirant de marine de Beaufort, attaqué à l'improviste, avait été renversé avant d'avoir pu mettre la main à son revolver. Les sauvages avaient dû battre en retraite devant l'énergique défense des marins autrichiens ; mais ils ne se retirèrent pas sans en avoir blessé six et tué quatre, entre autres M. de Beaufort.

Il s'agissait maintenant de transporter les blessés à bord de l'*Albatros*. On dut attendre le lendemain matin pour cette difficile opération. Le départ eut lieu à la pointe du jour et c'est à midi seulement qu'ils arrivèrent au navire, l'un d'eux ayant dû être porté dans une civière tout le long du chemin.

Les officiers décidèrent que trente-cinq hommes retourneraient au camp le même jour pour relever les corps morts et leur donner une sépulture honorable. La difficulté de trouver des indigènes de bonne volonté pour diriger la petite troupe au milieu de ces halliers inconnus fit perdre un temps précieux. La nuit survint avant qu'on eût pu se mettre en route.

Dès l'aube, l'expédition était sur pied et s'enfonçait dans l'intérieur. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que les guides, gens du littoral, ignoraient complètement la direction qu'il fallait prendre. Ils finirent par avouer qu'ils ne s'étaient jamais aventurés si loin dans le domaine des *bushmen*. Une pluie, qui dura tout le jour, rendait le terrain glissant et les soldats, chargés de leurs fusils et de leurs munitions, n'avançaient qu'au prix d'efforts surhumains. Le lieutenant Bublai comprit le danger qu'il y avait à poursuivre son expédition en des conditions aussi désavantageuses. D'ailleurs, les *bushmen* salomonien étant cannibales, il était probable que des corps de leurs malheureuses victimes seraient rôtis et dévorés avant que l'expédition pût atteindre le théâtre du massacre. Il revint à la côte.

Des scènes du genre de celle que nous venons de relater se passent trop fréquemment aux îles Salomon pour qu'il ne soit pas urgent d'étudier les moyens d'en empêcher le retour. Il importe de châtier sévèrement et promptement les meurtriers du baron Foullon et de ses malheureux compagnons.



AUX ILES SALOMON : UN MASSACRE D'EUROPÉENS.—BUSHMEN EN EMBUSCADE



## UNE AMIE D'ENFANCE

Je n'avais alors que dix ans ; je parcourais encore journellement la route qui conduisait de chez mes parents à l'école, et, pour faire variété, de l'école à la maison.

Parmi les nombreux bambins qui fréquentaient avec moi l'école paroissiale, il y en avait un avec qui je m'amusais d'une manière plus intime qu'avec tout autre. Il s'appelait Raoul, et était mon aîné d'un an. Chaque jour, en revenant de l'école, je l'accompagnais chez lui, où nous nous réunissions jusqu'à huit ou dix, faisant un véritable tapage d'enfer. C'était à qui crierait le plus fort ; heureusement pour nous que notre ami Raoul était toujours le vainqueur du tournoi, et qu'il recevait pour lui seul, pour prix de ses exploits, les réprimandes de ses parents.

Raoul avait de jeunes sœurs qui, à l'instar de leur frère, arrivaient chaque après-midi vers les quatre heures, avec toute une suite de jeunes fillettes, qui venaient s'unir à notre groupe. Inutile de dire que nous passions là d'excellentes heures à crier, rire, même sauter et gambader.

Les journées de congé, les réunions avaient lieu plus nombreuses qu'à l'ordinaire et avec plus d'éclat et moins d'éclats de voix cependant. On s'amusait avec plus de modération et l'on passait très bien le temps en se divertissant par différents jeux de société. C'était surtout drôle de nous voir, tous des bambins ne mesurant pas trois pieds de hauteur, nous efforçant d'être galants et faisant des révérences devant ces jeunes fillettes avec un sérieux irréprochable.

Parmi ces dernières, au nombre de ces grandes dames en herbe, il s'en trouvait une surtout que j'avais remarqué tout spécialement, et que je trouvais adorablement belle.

Elle s'appelait Bertha et était plus jeune que moi de quelques mois. A dix ans, on ne dissimule guère ; aussi, tout le groupe comprit vite, à ma manière d'agir à l'égard de la jeune fille, que j'avais des préférences marquées pour elle. Je ne ne le niais pas ; et rien ne me flattait autant que lorsque j'entendais une personne dire, dans son langage d'enfant, que Mlle Bertha était ma "blonde." Naturellement, à cet âge, une telle persévérance devait nécessairement flatter la jeune fille, qui croyait ne pouvoir faire autrement que de me rendre le réciproque. Aussi, lorsque e voyais ma petite amie se montrer aimable à mon égard, je commençais à me croire d'une importance... il n'en fallait pas plus pour enflammer mon jeune cerveau. Je ne manquais jamais l'occasion de me montrer galant envers Bertha, et je craignais sans cesse d'être impoli à l'égard de ma "beauté."

Lorsque nous jouions aux "gages" (c'était un jeu en vogue alors), si j'avais une pénitence à accomplir—douce pénitence parfois—tout ému, je m'approchais de ma jeune amie, et, en m'inclinant, je balbutiais : "Mademoiselle Bertha, me ferez-vous le plaisir de m'accompagner ?" Et elle me répondait par un sourire si doux... Ah ! si j'étais heureux alors ! on m'aurait offert un trône que je n'eusse pas cédé ma place. Mais, mon émotion arrivait à son apogée, ma joie était plus parfaite, lorsqu'elle aussi me demandait toujours en souriant : "Monsieur Edouard, auriez-vous la bonté de m'accompagner ?" Je ne lui laissais pas le temps de terminer sa phrase, et, tout joyeux, je me levais en disant : "Mais, avec plaisir, mademoiselle." Et il fallait nous voir, elle avec des airs de grande fille qui ne lui seyaient pas trop mal, et moi avec mon attitude hésitante que je m'efforçais de rendre ferme.

Lorsque nous jouions à ce qu'on nommait à cette époque la "chaise honteuse," si c'était Bertha qui se trouvait sur la sellette, oh ! alors je torturais ma petite cervelle pour teuter de construire avec élégance un compliment, une flatterie, afin d'être remarqué et d'être désigné pour lui succéder ; j'étais si flatteur, si galant, qu'elle devinait presque toujours quelle devait être ma phrase, et, tout joyeux d'avoir pu lui plaire, je lui succédais pour recevoir un compliment de sa part, mais de la part des garçons une avalanche de sobriquets qui n'avaient rien de commun avec la flatterie.

Quelquefois nous formions un cercle en nous tenant par la main et nous tournions autour d'un personnage, en chantant un couplet de quelque chansonnette et lorsque nous nous arrêtions la personne placée dans le centre devait saluer la personne qui lui plaisait davantage ; et alors cette dernière allait succéder à la première au milieu des applaudissements, puis la danse recommençait comme précédemment. On appelait cette danse, si j'ai bonne souvenance, la danse ronde. C'était l'occasion pour ma petite amie et moi de nous montrer mutuellement toute l'ardeur de notre amitié, seulement nous en abusions parfois, et j'ai vu souvent s'écouler un quart d'heure sans qu'aucun autre qu'elle et moi ait pu parvenir au poste d'honneur. C'était bien du reste, les seuls moyens dont nous nous servions pour établir notre amitié car nous étions trop timides pour risquer le moindre mot à ce sujet. Nous nous permettions bien de temps à autre de lancer un petit regard furtif, et aussitôt nous détournions la tête, les joues couleur corail. J'ai vécu de cette belle vie pendant douze mois, durant lesquels il ne s'écoula guère de jour que je ne visse ma jeune amie. Plus je la voyais, plus je la trouvais belle. Il me semble voir encore ses beaux grands yeux noirs à demi rêveurs, et ses belles lèvres empreintes d'un gai sourire. Voilà à quoi je résumais mes observations sur sa figure, mais j'en conclus aussitôt qu'elle était belle et charmante.

Un jour du mois d'août, Raoul accourut chez moi tout excité, et me dit :

—Tu ne sais pas la nouvelle ?

—Non, lui dis-je, tout déconcerté, quelle nouvelle ?

—Nous allons jouer une pièce au commencement de septembre.

—Vraiment !

—Oui, oui, et tu vas *acter* (excusez le mot) avec Mlle Bertha.

—Ah !...

Aussitôt il me conduisit chez lui où j'appris de la bouche de ses sœurs ce qu'il venait de me raconter.

Je devais remplir un rôle avec Bertha, et elles voulaient que je devinsse son mari... dans la pièce, bien entendu.

J'étais fou de joie, et l'avouerai je, un peu d'orgueil.

Acteur !... Hum ! ce mot résonnait bien dans mon oreille ; mais jouer avec ma jeune amie !... Ah ! c'était idéal !

De retour à la maison, je n'eus rien de plus pressé que de raconter la nouvelle à ma mère, à mes sœurs, à... à toute la famille en un mot, et durant un mois je ne parlais que de cette fameuse pièce. A table, s'il y avait des invités, je m'excusais avec intention à la fin du repas, pour avoir l'occasion d'apprendre à ces messieurs, avec un air d'importance, que j'allais répéter mon rôle chez un ami. Et aussitôt je m'esquivais la tête haute, m'imaginant entendre les félicitations que ces messieurs étaient supposés adresser à mes parents sur les talents artistiques de leur jeune fils.

Aux répétitions, je voyais continuellement ma jeune amie et cela me rendait heureux. Il me faisait plaisir lorsque l'heure de la répétition se prolongeait, et il m'est arrivé souvent de faire volontairement des erreurs pour demeurer plus longtemps auprès de Bertha.

Pourtant je faisais suffisamment d'erreurs, même en faisant de mon mieux.

Enfin le jour de cette fameuse séance arriva et je savais mon rôle plus ou moins mal.

Maintenant il fallait songer aux costumes. Pour la première fois je revêtis le grand pantalon. Je retournais la grande glace de tous les côtés pour jouir de l'effet que je devais produire.

Je mis une redingote qui aurait été moins grande, je crois, et mieux à sa place, sur le dos de mon oncle.

Mais une question m'embarassait. Il me fallait une barbe. Un mari—sans barbe—cela me paraissait inouï. Il me fallait au moins une petite moustache. A force de me travailler le cerveau, je trouvai une idée que je crus lumineuse :

Je pris un vieux masque, j'eus vite enlevé les poils qui servaient de moustache à cette figure de carton, puis, avec du mucilage, je m'appliquai ce semblant de moustache, solidement et assez adroitement. Seule-

ment, le malheur c'est que la moustache était d'un noir très foncé, et moi qui ai les cheveux d'un blond... mais d'un blond très prononcé... Mais je n'étais pas scrupuleux pour ces détails, je n'y songeais même pas, j'étais trop occupé à me regarder dans la glace, essayant de prendre mon air sévère, car, au cours de la pièce, je devais m'emporter contre un domestique.

La toilette terminée, je me montrai devant mes parents, tout fier de moi, mais un éclat de rire général m'accueillit. Ma moustache, qui m'avait coûté tant de peine, ne leur plaisait pas, et, avec un assez grand effort, mon frère réussit à séparer cette moustache de ma peau, non sans en avoir rougi l'épiderme. Je me consolai vite de cet échec, et j'arrivai tout pimpant chez mon ami, chez qui devait se donner cette soirée.

L'auditoire n'était pas nombreux : les parents des acteurs, quelques invités intimes, en tout une quarantaine de personnes. A huit heures précises, la pièce commença. Je tremblais et je craignais fort de ne pouvoir prononcer une seule parole. Par bonheur, la vue de ma jeune amie me raffermi et son exemple m'encouragea.

La phrase prononcée, je me tirai assez bien d'affaire ; non pas que je fis un chef-d'œuvre ; non, mais pour mon talent c'était suffisant.

Quant à Bertha, elle fut superbe et comme toujours charmante à ravir. La pièce finie, nous fûmes invités à goûter à un succulent banquet préparé expressément pour les acteurs. J'étais auprès de mon amie, et c'est au cours de ce repas que je lui annonçai que je partais le lendemain pour le collège. Pour la première fois de ma vie j'étais triste, et elle me parut l'être aussi, avec tendresse elle me fit ses souhaits de succès et de bonheur.

Après le repas je lui serrai timidement la main et lui dis bonsoir. Elle me répondit :

—Au revoir ! monsieur Edouard ! à l'an prochain !

L'année s'est passée, puis la seconde et nombre d'autres se sont écoulées depuis et je n'ai jamais revu Bertha pour lui parler. C'est maintenant et depuis longtemps, une grande demoiselle qui ne songe plus, je crois, à ce temps de notre enfance.

Mais moi, le charme de ces souvenirs m'enivre, et souvent quand je suis seul avec ma pensée, lorsque je la fais errer au milieu des vieilles cendres refroidies, parfois une larme scintille à ma paupière au souvenir de ces jours lointains. O charme de notre première jeunesse ! O douceurs de ces premières amours, où le frôlement d'une tendre main, où un sourire rapide, suffisent pour faire croire à nos jeunes cœurs, qu'ils aiment et qu'ils sont aimés. Bien doux encore est le souvenir qui ne permet pas à ces premières émotions de s'envoler sans retour, et qui aux moments d'ennui, de lassitude, nous apporte une bouffée de ces vieilles émotions qui dorment en un repli secret de notre cœur.

Ribou

## UN MONSIEUR QUI VA DE COTE ET D'AUTRE



—Voilà papa qui arrive.

—Sur quel trottoir, mon enfant ?

—Sur les deux, maman !

## CHANSON

Si ton front est comme un roseau  
Qui s'effare dès qu'un oiseau  
Le touche,  
Mon baiser se fera moins prompt  
Pour ne pas étonner ce front  
Favouche !

Si tes yeux, ces lacs lumineux,  
N'aiment pas qu'un soir triste en eux  
Se mire,  
Pour ne pas assombrir tes yeux,  
Je prendrai le masque joyeux  
Du rire !

Mais si ton cœur las est pareil  
Au lis qui, brûlant au soleil  
Ses charmes,  
Penche, de rosée altéré,  
Sans feindre, hélas ! j'y verserai  
Des larmes.

CATULLE MENDÈS.

## CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 6 juillet 1897.

Il y avait grande réception, hier, chez le général Horace Porter, le nouvel ambassadeur des Etats-Unis à Paris, dont nous publions aujourd'hui le portrait.

Tout fut grandiose, et cette fête restera comme une des plus belles de la saison.

La noblesse, le corps diplomatique, le monde des lettres et des arts connaissent tous les manières affables du nouvel ambassadeur.

Il nous dit, au Dr LeCavelier et à moi, les paroles les plus sympathiques pour le Canada, qu'il connaît très bien et qu'il aime beaucoup.

L'orchestre joua les plus beaux airs américains ; il y eut aussi un peu de danse—ce qui ne peut manquer à une fête américaine.

Le magnifique hôtel de la rue Villejust, superbement décoré de fleurs naturelles, resplendissait des toilettes les plus riches et les plus belles.

Le buffet, où le champagne coulait à flots, était garni avec un goût exquis et d'une royale manière.

Tout était grand en cette réception, comme le caractère du nouveau diplomate qui recevait avec sa bien personnelle distinction.

\* \*

Samedi, 10 juillet.

L'hon. sir Wilfrid Laurier vient de nous écrire qu'il sera à Paris le 19 juillet. Les Canadiens doivent lui offrir un dîner et une réception dans les salles de la Société Canadienne de Paris.

Au dîner, présidé par M. Louis Herbette, conseiller d'Etat, il y aura plusieurs Français distingués.

Le comité de réception, composé de MM. Edouard Richard, Dr D. Casgrain, Raoul Barré et Rodolphe Brunet, se rendra à la gare pour y recevoir le premier ministre et lui souhaiter la bienvenue.

M. Laurier est peiné de la manière dont la presse française parle de lui. Ses discours, à Londres, ont été très vivement commentés et très critiqués à Paris, où on lui reproche d'oublier son origine.

Mais M. Laurier vient d'écrire une longue lettre à son ami, M. Edouard Richard, dans laquelle il lui explique combien il regrette de n'avoir pas été compris, puisque ses paroles et ses expressions ont été changées.

Il est évident que ses paroles ont été mal interprétées par la presse française. Espérons que la mauvaise impression se dissipera vite, et que Paris acclamera notre brillant orateur canadien-français.

\* \*

M. LOUIS HERBETTE

Etre conseiller d'Etat, frère d'ambassadeur, publiciste distingué, avoir les plus hautes et les plus puissantes relations, c'est être quelqu'un, et c'est de ce

quelqu'un que le MONDE ILLUSTRÉ est heureux de publier aujourd'hui le portrait.

De plus, M. Herbette porte au Canada et aux Canadiens un attachement immense pour lequel nous lui devons une reconnaissance infinie.

Tous ceux qui ont séjourné à Paris le connaissent et lui gardent un bon souvenir.

Personne n'a fait et ne fait autant que lui pour aider les Canadiens en toutes circonstances.

Les portes de son magnifique hôtel de la rue Fortunay nous sont toujours grandes ouvertes comme son cœur.

D'une notice biographique déjà publiée je détache ce qui suit :

M. Louis Herbette est né à Paris le 21 novembre 1843. Avocat et publiciste, il appartenait, sous l'Empire, au parti libéral républicain. Il a été notamment rédacteur du journal *Le Temps* et principal rédacteur de *L'Electeur*, feuille hebdomadaire qui représentait plus particulièrement la politique du groupe dit "des cinq," luttant alors pour la conquête des libertés politiques, contre le système de gouvernement qui allait finir par la guerre étrangère et la guerre civile.

Il était l'ami de MM. Ernest Picard et Jules Favre, de M. Thiers et de la plupart des hommes qui ont eu à servir la France dans ses terribles épreuves et qui ont fondé, après tant de luttes, la République définitive.

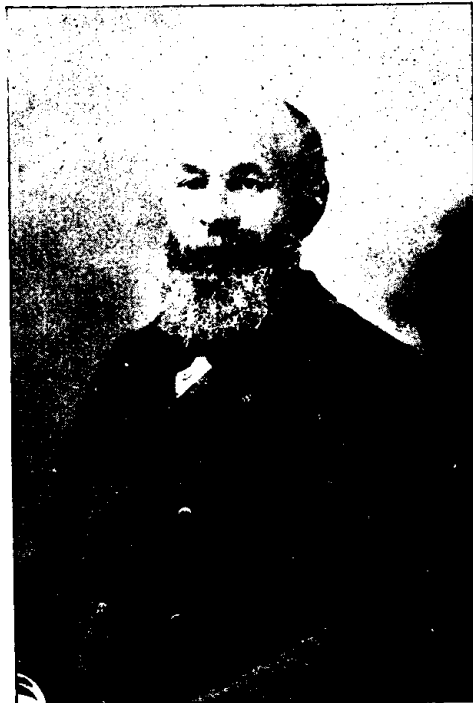


Photo. Ad. Braun. Paris

M. LOUIS HERBETTE, CONSEILLER D'ÉTAT

Il avait été désigné pour s'occuper de la rédaction du *Journal officiel* pendant le siège de Paris, et il y est demeuré jusqu'à la chute de M. Thiers.

Rentré dans la publicité, il a collaboré à la direction de journaux et de revues ; il en a même fondé, et a continué la propagande républicaine jusqu'après les élections de 1876. Nommé Préfet de Tarn-et-Garonne par le premier ministre républicain, il a quitté ces fonctions durant la période du 16 mai 1877, et a été choisi alors par les gauches du Sénat comme secrétaire-général du comité qu'elles constituaient pour la défense de la cause républicaine.

Il a été appelé en décembre 1877 à la Préfecture de la Somme, puis de la Loire-Inférieure, et nommé en 1882 à une Direction au Ministère de l'Intérieur. Il y est resté jusqu'en 1891, siégeant au Conseil d'Etat à titre extraordinaire, chargé du rôle de commissaire du Gouvernement à la Chambre et au Sénat dans la discussion de lois spéciales et du budget annuel, chargé parfois de missions à l'étranger, particulièrement comme chef de la délégation française au Congrès pénitentiaire international de Rome en 1885 et de Saint-Petersbourg en 1890, un peu avant la visite de la flotte française à Cronstadt.

Il a été nommé en 1891 Conseiller d'Etat en service permanent, et il est plus spécialement attaché à la section des travaux publics, de l'agriculture, du Commerce, de l'Industrie et des Postes et télégraphes.

M. Louis Herbette est auteur d'études, de brochures et d'ouvrages divers, notamment sur le Corps législatif, en 1869 ; sur la vie du général Hoche, (publiée au *Journal officiel* durant le siège de Paris ;) sur les Diplomates et la Diplomatie ; sur le bonapartisme ;

sur *l'Œuvre pénitentiaire* ; (Recueil d'études publiées en 1889 au *Journal officiel* à l'occasion de l'Exposition Universelle de Paris, où il avait organisé une section spéciale.) Ajoutons des études de psychologie positive ; des notes et documents historiques sur les événements de 1870-71, un tableau de la période de fondation de la République (1870-1895 ;) sans parler des articles, travaux et discours sur des questions multiples et des notices, des projets de loi, des exposés faits sur les divers services dont il a eu à s'occuper.

M. Louis Herbette est petit-fils d'un officier de l'armée française au temps des guerres d'indépendance nationale, à la fin du siècle dernier ; fils d'un professeur éminent de l'Université qui a fait toute sa carrière à Paris ; frère de l'ancien Ambassadeur de France à Berlin.

Il avait épousé la fille du savant chimiste Barreswil, à qui l'on doit tant de recherches importantes, par exemple sur la photographie, dont il a été l'un des promoteurs. C'est à lui qu'ont été dus les premiers ouvrages ayant donné l'élan aux applications de cette découverte merveilleuse dont on ne peut dire où elle s'arrêtera.

De même, c'est à M. Barreswil qu'on a dû, lors du siège de Paris, l'idée et l'utilisation admirables des photographies microscopiques, qui permettaient d'envoyer sous l'aile de pigeons voyageurs à la grande ville investie, des réductions de pages entières destinées à être grossies ensuite, et qui apportaient aux assiégés les nouvelles du dehors.

Et, depuis lors, M. Herbette a continué à travailler pour sa patrie et pour ses compatriotes. Il ne vise qu'à être utile à ses amis et à faire le bien partout sur son passage.

M. Herbette est un monde de labeur et un des Français les plus brillants de notre époque.

Ses livres : *Le 31 octobre 1870, Lettres d'un assiégé* et d'autres, sont écrits, burinés avec le cœur d'un ardent patriote.

Le style en est admirable comme la pensée profonde et belle. Son œuvre, *Pénitentiaire*, restera comme un monument de philosophie et d'idées humanitaires pleines de patriotisme.

Il fait une revue des châtiments anciens et modernes, il les compare pour montrer la barbarie des premiers et les avantages sociaux retirés de ceux que la civilisation a adoucis.

Dans ce livre, il montre aussi les inconvénients qui restent ; et c'est mû par la pitié qu'il parle de tous les malheureux tombés dans les abîmes du mal.

L'écrivain est rempli de généreuses idées, de ces idées régénératrices qui font l'honneur de l'humanité.

Écoutons-le parler de l'Arabe dont il décrit les mœurs et la manière de vivre :

L'Arabe est fataliste et sa vie nomade, son ciel même l'y invite autant que sa religion.

Le désert, cette mer sèche, le soleil, cette force absolue qui tue aussi aisément qu'il vivifie, enfin cette absorption de l'homme dans une nature qu'il ne peut pas maîtriser, au bord d'un énorme continent, avec les immensités d'eau devant soi et derrière soi les immensités de sable, — comment n'écraseraient-ils pas le malheureux qui gratte à peine la surface et qui attend l'eau du ciel, — à moins qu'il ne l'attende de source inconnue ?...

Lorsque M. Herbette écrit, on sent que c'est un cerveau qui pense avec de lumineuses idées. Et il cisele magnifiquement sa phrase pétillant comme du champagne.

Quand il parle, c'est comme lorsqu'il écrit ; il jette des fleurs par gerbes, et les roses font pyramides.

Combien d'entre nous n'ont pas été sous le charme puissant de sa parole ?

Homme de bon conseil, il les prodigue avec une bonté extrême qui n'a d'égale que son amabilité.

S'il organise un dîner ou n'importe quoi, il s'efface par délicatesse, et lui, grand maître dans toutes ces choses de tact infini, il cède volontiers sa place au hasard des circonstances.

Voilà bien M. Louis Herbette, le très dévoué "ami des Canadiens," comme il s'appelle avec des mots d'une exquisite sympathie pour nous.

Que ces lignes, pauvres feuilles d'érable, soient agréables à l'illustre Français qui dit partout son amour pour le Canada et pour ses "frères d'outre-mer."

RODOLPHE BRUNET.

## SACRIFICE A MINERVE (\*)

(Voir gravure)

C'était la ruine, la désolation, la mort !...

Depuis cinq cent cinquante et un ans que Rome existait (fondée en l'an 753 avant Jésus-Christ), jamais, au grand jamais, la ville n'avait subi pareille humiliation jointe à une aussi grande crainte, bien justifiée.

Victorieuse toujours, la fière cité avait construit une flotte lui permettant de porter la dévastation en Afrique, jusque sous les murs de sa rivale abhorrée, Carthage la Pérside.

Aujourd'hui (vers l'an 214 avant J.-C.), après la défaite, l'anéantissement des légions Romaines commandées par Varron à Cannes, en 216 avant J.-C., Annibal s'est approché ; son armée campe là-bas, aux flancs des Apennins, en face de la Cité Eternelle.

Une jeune femme, escortée de nombreuses esclaves, s'est rendue, sur la Via Appia, si bien nommée la Voie des Tombeaux, en une propriété de la famille de son mari. Celui-ci appartient à l'illustre race des Scipion.

En cette propriété, sur laquelle s'élevait la luxueuse nécropole des Scipion et, sur le même terrain—exception unique dans l'histoire de Rome—les tombeaux des esclaves de cette noble famille, se trouvait une statue de Minerve, déesse de la Sagesse et des Arts.

Une Vestale était attachée, par faveur particulière, au service de cette déesse.

Æmilia-Metella—c'était le nom de la jeune femme—s'avance vers la statue, devant laquelle fume l'encens du sacrifice.

—O divine Pallas ! fille du père des dieux ; qui dispenses, comme tu l'entends, la Sagesse et la Prudence, écoute-moi ! Par cet enfant que je te présente, que je te dévoue, éloigne de nous le danger qui nous menace ! Arrête Annibal, cet aveugle ennemi de notre race. Suscite, ô divine Minerve ! suscite, dans les rangs de tes adorateurs, un homme au cœur fort, à l'esprit prompt et sûr, à la main ferme, pouvant conduire nos légions de succès en succès—et sauve Rome !...

Devant la statue, fume l'encens du sacrifice.

La Vestale, couronnée de laurier, paraît scruter le bronze inerte, comme si elle attendait un signe, un mot de la statue.

Est-ce intuition ? Est-ce hallucination ? ou réellement, la fausse divinité, semblable à l'Apollon de Delphes, à l'antre de la Sibylle de Cumès, aux dolmens des Celtes, nos aïeux, la fausse divinité a-t-elle soulevé le voile derrière lequel se déroule l'avenir ?...

—Va, noble Patricienne, dit la prêtresse à Æmilia-Metella. L'auguste déesse t'a entendue, ton vœu lui est agréable. Et sur ta tête, sur ta race entière, brilleront les palmes civiques, pleureront les honneurs... Puis, tu pleureras, pauvre femme ! devant l'ingratitude... et ses ossements reposeront sur la terre d'exil...

Que vois-je ?... un des tiens... mais oui... il combat... il assiège... il emporte Carthage la maudite !...

L'écume aux lèvres, la face convulsée, la Vestale a roulé, anéantie.

Douze ans se sont écoulés.

A la tête des armées Romaines, un général réputé invincible marche de victoire en victoire. Laissant Rome aux manifestations de sa délirante joie, le général traverse la Méditerranée, débarque ses troupes sur le littoral Tunisien, s'avance vers Zama, où il brise définitivement la carrière triomphante d'Annibal.

Ce général, c'était Scipion l'Africain, l'époux d'Æmilia-Metella.

Il mourut en 183 avant J.-C., exilé par ses ingrats concitoyens et fit graver sur sa tombe : "Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os !"

L'enfant offerte par sa mère à Minerve, devint Cornélie, l'illustre mère des Gracques ; Cornélie, sur douze enfants, n'en garda que trois, dont une fille, qui épousa Scipion Emilien, le second Africain, qui, lui, eut la gloire de détruire Carthage, en l'an 146 avant J.-C.

Cornélie, qui quoique païenne, fut une mère accom-

(\*) Légende historique.



M. LE GÉNÉRAL HORACE PORTER, AMBASSADEUR DES ÉTATS-UNIS A PARIS

plie, faisait un jour à une dame lui étalant sous les yeux tous ses bijoux, cette fière et noble réponse, en lui montrant ses enfants : "Voilà mes bijoux et ma parure !"

*Firmin Picard*

## FÊTE INTIME

Le 22 juillet dernier, une petite fête tout intime réunissait les principaux employés des travaux de l'aqueduc autour de leur chef, le sympathique surintendant M. Laforêt.

Ces messieurs avaient résolu d'offrir à M. Laforêt un souvenir durable, et de son administration, et de ceux qu'il sut si bien diriger.

S'adressant donc aux photographes si renommés, MM. Laprés et Lavergne, dont les connaissances artistiques, le bon goût, ne peuvent être dépassés, ils firent exécuter, en grand, un tableau dont nous donnons une réduction en nos colonnes.

Les questions sociales ne nous laissent jamais indifférents : c'est pourquoi, nous saisissons avec bonheur les occasions de montrer l'attachement d'un personnel quelconque—ouvrier ou employé—à ceux qui les commandent.

C'est pourquoi aussi, nous ne cesserons pas de dire et de répéter, à ces maîtres durs, inhumains, barbares, malheureusement trop communs de nos jours : "Vous n'avez pas affaire à des esclaves ; prenez garde !"

Que les employés, que les ouvriers, n'oublient jamais leurs devoirs ; qu'ils soient respectueux, obéissants, polis.

Mais que les maîtres n'oublient jamais que s'ils ont des droits, il y a, chez ceux qu'ils emploient, des droits réciproques. Tout droit correspond à un devoir : le premier devoir du maître, c'est d'être humain ; le second, presque aussi grand, c'est de ne point spéculer d'une façon éhontée sur le travail de celui qui se loue.

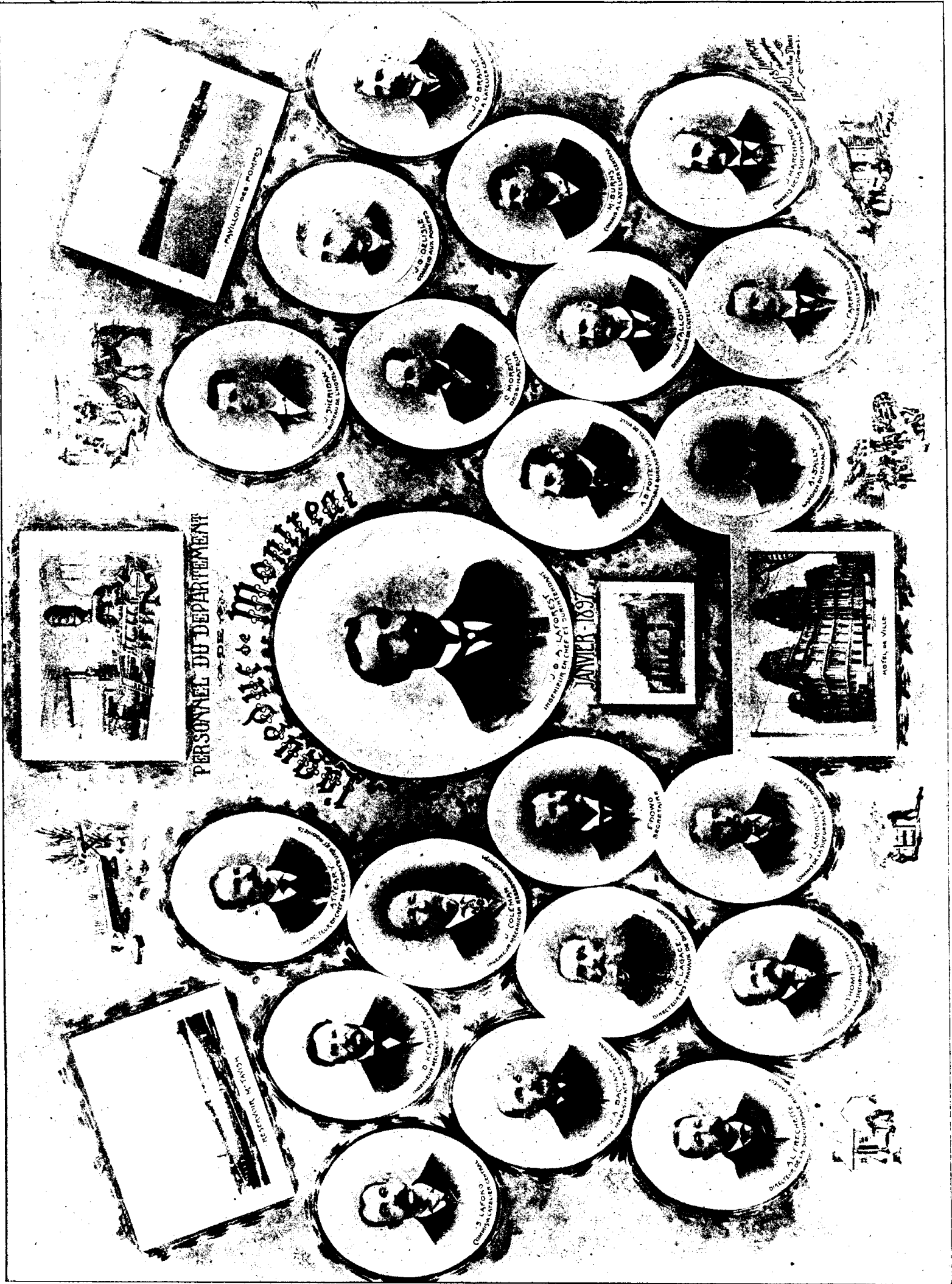
Et il est vraiment honteux, pour notre siècle, que le Saint-Père ait dû rappeler à chacun ces droits et ces devoirs réciproques, qui semblent innés—ou devoir l'être—chez tout homme ayant un peu de cœur !

FIRMIN PICARD.





SCÈNE ROMAINE. — SACRIFICE A MINERVE



D'après une photographie Lappé & Lavergne 304, rue Saint-Penis

## LE JEU DE DAMES

MATCH RIENDEAU-MAILLÉ

Enfin ! le 27 juillet se terminait ce match qui, un moment, passionna le monde des amateurs du noble jeu de dames.

Et ce tournoi, tout pacifique, se termina par la victoire de M. Maillé sur M. Riendeau.

Si les préliminaires furent laborieux, du moins l'exécution du jeu fut irréprochable, et les deux partenaires surent faire preuve, l'un envers l'autre, de la plus grande courtoisie.



M. L.O. MAILLÉ  
Champion des joueurs de Dames du Canada

Après la partie finale du 27 juillet, M. Riendeau sut trouver des expressions heureuses pour féliciter, le premier, son antagoniste M. Maillé.

Celui-ci est décidément le Champion du jeu de dames au Canada. Il l'a bien mérité, il a montré une loyauté à toute épreuve durant les préliminaires, il a déployé, au jeu, des qualités exceptionnelles. Pour nos lecteurs amateurs, nous publions son portrait. Qu'il jouisse de son triomphe !

## FLEURS D'ÉTÉ

(Voir gravure)

L'un de nos fidèles collaborateurs, plume d'une élégante finesse, décrivant admirablement de "simples choses," me disait avec cet abandon gracieux que l'on remarque dans ses écrits : "Ne trouvez-vous pas qu'on peut dire de belles choses de la nature ? J'adore le réalisme, pourvu que ce réalisme soit beau, et je hais les idées macaroni, les rosaires de mots sans images et sans vie."

Nos bienveillants lecteurs sauront rendre justice à ce distingué correspondant, disant si bien de "simples choses."

Oh ! certes, oui, la nature nous montre des choses d'une beauté ravissante. Et ceci me rappelle le conseil d'un des distingués professeurs d'une université catholique : "Dans vos poésies même, dépeignez-nous la fleur dans toutes ses parties, la plante depuis la racine jusqu'à la graine : la nature ne vous offre-t-elle pas un vaste champ, que l'on regrette de voir abandonné par les poètes ?"

Ces conseils, ces théories, tout cela est bien vrai, bien beau, mais... mais il faudrait être poète !...

Et comment vous décrirai-je "Fleurs d'été ?"

Oh ! je sais qu'un parterre bien soigné, bien entretenu, offre un coup d'œil charmant durant la belle saison.

Si je m'arrête devant la rose altière ou l'humble violette cachée sous les buissons fleuris, chacune me dit la munificence du Créateur, chacune m'enivre de bonheur aux effluves montant de ses pétales comme un doux encens vers la voûte éternelle.

Que si je considère les mille nuances du parterre depuis la narcisse jusqu'aux innombrables orchidées aux couleurs si variées, je me demande ce qui peut être plus beau que ces beautés échappées aux mains du Tout-Puissant, le jour où il donna l'homme au Paradis terrestre.

Mais, deux gracieuses apparitions ont surgi... Dans cet admirable parterre de tout à l'heure, elles ont fauché les fleurs, en font des bouquets, des guirlandes ; elles en ont dans les cheveux, au corsage, et, malgré les mille nuances du parterre, je vois que, fleurs parmi les fleurs, Dieu les a faites plus belles que les plus belles fleurs, parce qu'elles doivent, dans le chemin de la vie, étancher tant de pleurs !...

F. PICARD.

## PETITE POSTE EN FAMILLE

Mlle Marie Aym.—Pardonnez-nous le retard, tout involontaire, et soyez sûre que nous ferons tout en notre pouvoir pour vous donner satisfaction.

Mme Marie-Louise B., Etats-Unis.—Cet article—dont nous, personnellement, n'avons jamais eu connaissance—sera certainement publié : nous vous remercions vivement, Madame, de la peine que vous avez prise de le transcrire à nouveau.

Mlle Marie-L. Ds.—Quand nous vient un de ces gracieux échos du *Doux pays des Anges*, comment pourrions-nous résister ?—Et qui donc aurait la hardiesse de traiter d'importuns, les chants si doux de la Fauvette ?

Mlle Angéline M.—Un désir aussi légitime, devient un ordre pour nous. Qu'importe qu'un nom soit grand ou non, si le cœur sait être grand ?

J.-L.-A. S., Ottawa.—Nous avons reçu votre envoi, et n'avons pu le parcourir en entier. Le *plan* en est superbe. Nous nous en occuperons tout de suite.—Ayez la bonté de nous donner le nom de l'Institution, ou collège, à la tête duquel se trouve la personne à qui vous dédiez ?

## ENCORE UN GLAS

A ma mère.

Vingt-deux ans, puis... plus rien. Courage, pauvre mère, trois fois déjà ton cœur a gravi ce calvaire ; trois fois tu as reçu les adieux des êtres chéris qui t'attendent maintenant là-haut ; trois fois un glas funèbre a tinté l'agonie de tes enfants. Tout est fini ; elle est partie ta fille bien-aimée : partie, alors que le bonheur lui souriait et que la vie s'offrait à elle, avec ses attraits les plus enchanteurs. Mais l'ange de la mort a passé : sans pitié il a tout détruit.

Que dis-je ? Sans pitié... Oh ! quand sa main frappe ainsi, son œil doit regarder le ciel, et alors, comment pourrait-il hésiter ? Elle était heureuse ; elle sera bienheureuse. C'est un deuil ici-bas ; là tout revêt les couleurs de l'amour. Un glas sonne tristement ; qu'importe, s'il doit se changer en un chant d'allégresse ?

Mère, sèche tes larmes. Ta fille dort au champ du trépas, mais elle vivra éternellement dans un monde meilleur. Lorsque tu iras t'agenouiller sur la froide pierre de son tombeau, en murmurant une prière, écoute le bruissement des feuilles, le doux murmure du vent et le chant des petits oiseaux ; peut-être entendras-tu, mêlée à ce concert joyeux, la voix de ton enfant qui dira : Mère ne pleure pas mon bonheur.

AMI.

Une raison valable.

—Comment se fait-il qu'un homme soit toujours si timide, si embarrassé, quand, pour la première fois, il dit à une femme : Je vous aime ?

—C'est parce que, à ce moment, son ange gardien fait des efforts désespérés pour l'arrêter...

## L'EXPOSITION DE MONTRÉAL

Du 19 au 28 août courant, l'Exposition annuelle de Montréal tiendra ses portes ouvertes au public distingué qui la visitera. Si nous disons : *public distingué*, nous voulons tout autant désigner par là toute notre population canadienne-française, que les visiteurs pouvant nous venir du dehors.

Nous signalerons à nos fabricants, industriels, laboureurs, travailleurs de toute nature, la visite que feront à l'Exposition, cette année, les membres de l'Association Médicale Anglaise, l'Association Scientifique et bien d'autres, desquels nos industriels pourront obtenir de grands avantages.

Que chaque exposant soit prêt avant le 19 août : rien n'est si laid, si désagréable, qu'une Exposition où rien n'est prêt au jour de l'ouverture.

Les terrains seront brillamment éclairés à l'électricité aux feux de couleurs : ce qui sera une innovation.

## PARC SOHMER

L'administration du Parc Sohmer continue à faire tout ce qu'elle peut pour rendre attrayant le repos que tout le monde peut goûter en cet endroit si délicieux.

Dimanche dernier encore à 3 heures et à 8 heures du soir, il y avait de jolies représentations données par des acrobates distingués.

Après tout, il est préférable encore d'assister à ces jeux, que de penser aux tremplins et autres trapèzes... politiques, dont les pirouettes sont fort peu réjouissantes !...

Allons donc au Parc Sohmer : c'est plus sain, on en est moins éccœuré.

## NOUVELLES A LA MAIN

A l'école :

Le professeur.—A votre âge je ne faisais plus de fautes d'orthographe.

L'élève.—Vous aviez sans doute un meilleur professeur que moi !

Chez le médecin :

—Je ne sais pas ce que j'ai, docteur ; je sens tout le temps que ça monte et que ça descend !

—Vous avez peut-être avalé un ascenseur ?

Une belle-mère a intenté un procès au mari de sa fille.

Le président à l'inculpé :

Votre profession ?

Lui, d'un air morne et d'une voix éteinte :

—Gendre !

## GRAVURE-DEVINETTE



Un homme à la tête de coq !...  
Le voyez-vous, mes jeunes amis ?

# MARIANNIC

PAR ANDRÉ THEURIET

(Suite)

Après trois jours d'épreuve, il se sentit à bout de patience et fut tenté d'envoyer promener Yves Cormier et le portrait. Néanmoins, un scrupule l'arrêta.

—Je ne puis pourtant, songea-t-il, déranger ce garçon pour rien, j'aurais trop l'air d'une girouette ! Ma foi, je vais prier Mariannic de me remplacer ; je préfère encore le rôle de chaperon à celui de modèle. . . .

Le soir même, il avoua à Cormier qu'il avait trop présumé de ses forces, et qu'il demandait grâce.

—Cela ne modifiera en rien nos conventions, ajouta-t-il, et nous réglerons à six cents francs vos honoraires ; seulement, ma fille prendra ma place, et vous ne perdrez pas au change : elle aura plus de temps à vous donner ; elle sera pour vous un modèle plus patient et plus intéressant.

Dès le lendemain, en effet, lorsque Yves entra dans le salon, il y trouva Mlle de Tromelin en compagnie de Janette, sa vieille bonne.

—Mon père, dit la jeune fille, m'a chargée de l'excuser. . . . Il a été appelé à la Sardinerie pour une affaire urgente. . . . Quant à moi, me voici toute prête à prendre sa place ; seulement, je suis très embarrassée, n'ayant jamais posé de ma vie, et je réclame toute votre indulgence. . . . D'abord, trouvez-vous que ma toilette puisse aller !

—Vous êtes très bien, répliqua-t-il ; mais, puisque vous consultez mon goût, je préférerais vous peindre avec la robe que vous portiez dimanche, lorsque je vous ai vue pour la première fois.

Elle rougit légèrement :

—Ma robe bleue ? . . . Patientez un moment, ce sera tôt fait ! . . .

Elle sortit avec la vieille Janette. Un quart d'heure après, elle reparait vêtue comme l'avait désiré Yves. La robe bleue pâle moulait merveilleusement son jeune corps.

—Maintenant, dit-elle en souriant, ayez l'obligeance de m'indiquer où je dois m'asseoir et comment je dois me tenir.

—J'aimerais à vous peindre en plein air, répondit Cormier, et, comme le beau temps semble vouloir durer, nous pourrions choisir une place dans le jardin.

—C'est une bonne idée. . . . Je serai là au milieu des choses que je préfère. . . . Janette, viens avec nous au jardin !

Ils descendirent les degrés du perron et marchèrent côte à côte entre les plates-bandes bordées de buis, d'où s'exhalaient, dans la chaleur de juillet, des odeurs de citronnelle et de thym. Non loin du vivier où fleurissaient les lauriers-roses, un mur à hauteur d'appui séparait le jardin du verger en contre-bas et formait une sorte de terrasse. De distance en distance, un pilier de maçonnerie soutenait des fils de fer autour desquels s'entortillaient les légumes retombantes d'une vigne-vierge. Un banc, auquel on accédait par deux marches usées, était pratiqué dans l'épaisseur du mur.

—Tenez, mademoiselle, dit le peintre, asseyez-vous ici.

Mariannic, obéissant docilement aux instructions d'Yves Cormier, avait gravi les deux marches et s'était assise sur le banc de granit encastré dans le mur du jardin. Ainsi placée, le haut du buste dépassant le parapet, la jeune fille avait pour encadrement naturel les branches de la vigne-vierge ; ses épaules, son cou et sa tête s'enlevaient sur les fonds bleuâtres de la lande et le ciel d'un azur pâli. Ces couleurs tendres et fines s'harmonisaient exquisément avec ses cheveux châtain, ses yeux clairs et la délicate nuance de la robe.

—C'est parfait ! s'écria l'artiste enchanté, vous aurez un livre entr'ouvert sur vos genoux, vous serez adossée au mur et vous pourrez, de cette façon, conserver plus longtemps la pose, sans vous fatiguer.

Elle était charmante ainsi, tournant le dos au soleil, le visage caressé par l'ombre des vignes-vierges et se détachant sur le vaporeux et lointain paysage. Ravi de sa trouvaille, Cormier éprouvait la joyeuse ivresse qui précède l'exécution et rêvait de faire une belle œuvre, quelque chose qui rappellerait, comme arrangement, le portrait de la *Joconde* ; seulement, au lieu de l'inquiétante Monna Lisa à l'énigmatique sourire, ce serait une franche et chaste figure de vierge bretonne qui regarderait le spectateur ; au lieu des fantastiques rochers d'un bleu sombre, chers au Vinci, se seraient la lande et le ciel qui feraient le fond du tableau.

Il alla quérir son chevalet et sa boîte ; Mariannic s'assit sur le banc avec son livre de *Gwerz* dans son giron, et le travail commença.

D'abord l'esquisse au fusain, lentement et soigneusement étudiée. A chaque instant, Yves s'arrêtait et, le coude au genou, les yeux fouilleurs, contemplait longuement Mlle de Tromelin. Jamais encore il n'avait été si fortement empoigné par la beauté d'un modèle. La lumière, atténuée par l'épaisseur des entortillements de la vigne-vierge, baignait discrètement l'ovale allongé du visage, la suavité des traits, le pur modelé des paupières, le nez fin aux ailes mobiles, la grâce des lèvres rougissantes, la molle flexion du cou d'un blanc doré. Mariannic, avec ses bandeaux plats, sa robe très ajustée aux plis sobres, ressemblait à une vierge préraphaélite qui aurait eu plus de rondeurs dans les contours, plus de souplesse dans les lignes. Saisi d'admiration et de crainte, Yves se demandait avec angoisse, si la tâche n'était pas au-dessus de ses forces et s'il arriverait jamais à rendre tout le charme de ces formes à la fois très chastes et très délectables.

De temps en temps, pour ne pas abuser de la docile patience de son modèle, qui posait fort consciencieusement, il l'engageait à prendre quelques minutes de repos. Tous deux se levaient et cheminaient le long de la terrasse, examinant les nuances infiniment douces de la lande onduleuse, s'extasiant sur la grandeur mélancolique du paysage. Le peintre demandait les noms des paroisses éparses dans la campagne fuyante ; puis, écoutant à peine la réponse, il gardait ses yeux fixés sur Mariannic. Un magnétique attrait le ramenait invinciblement à la contemplation du visage de la jeune fille. Il était tenté de s'écrier :

—Vous réunissez en vous les grâces et la poésie du paysage, et vous êtes infiniment plus charmante que le ciel, la terre et les arbres !

Parfois leurs regards se rencontraient ; Mlle de Tromelin lisait comme à livre ouvert dans les prunelles d'Yves Cormier l'admiration qu'elle excitait. Elle rougissait. Un silence se faisait entre eux, si profond, si troublant, que l'artiste, pour le rompre, s'écriait :

—Si nous reprenions la pose ! . . .

Pendant les premières séances qui suivirent, M. de Tromelin jugea convenable de demeurer en tiers avec les deux jeunes gens. Mais de même qu'il s'était montré peu endurant lorsqu'il posait pour son compte, de même il se fatigua de son rôle de spectateur. L'ouvrage n'avancait pas assez vite, à son gré. Le mutisme d'Yves, l'immobilité de sa fille, l'énervaient. Il étouffa de longs bâillements et, à la fin, il éclata :

—Sacrébleu ! s'écria-t-il, je croyais que vous auriez mené ça aussi rondement que le portrait de la petite Soisic !

Cormier s'évertua à lui expliquer la différence qui existe entre une étude, où on se borne à indiquer sommairement les valeurs, et un portrait très poussé, où l'artiste s'efforce de rendre la personnalité du modèle et de la faire complètement revivre sur sa toile. M. de Tromelin n'y comprit pas grand-chose, mais se jura en son par-dedans qu'il n'assisterait plus aux séances. Il pensait d'ailleurs que la surveillance de Janette suffirait pour maintenir le décorum et la correction nécessaires et qu'on pouvait se passer de lui. Chaque jour désormais, il trouva un prétexte pour s'esquiver et ne reparut plus qu'à l'heure du souper, que le peintre partageait souvent avec le père et la fille.

Dès la fin de la semaine, Yves et Mariannic demeurèrent donc complètement abandonnés à eux-mêmes. Janette même finit par leur fausser compagnie. Ils n'abusaient pas d'ailleurs de cette liberté, loin de là ; Mlle de Tromelin, très réservée et concentrée, gardait un reste de sauvagerie qui éloignait toute familiarité ; Cormier, de son côté, était trop timide et avait trop de tact pour dépasser les bornes d'une respectueuse admiration. Néanmoins, peu à peu, ces tête-à-tête dans la solitude du jardin établissaient entre eux une discrète intimité. Dans les intervalles de la pose, les conversations sortaient de la banalité et devenaient plus personnelles. Yves narrait plaisamment les difficultés de ses débuts et l'ingéniosité avec laquelle il se procurait de petits travaux de *brocante*, afin de doubler les cinq cents francs annuels que lui octroyait la munificence du Conseil général. Mariannic, à son tour, lui contait des détails de sa vie au couvent ; toutefois, avec une pudique retenue, elle s'abstenait de mentionner sa chimère du chevalier au justaucorps de velours vert. Elle laissait plus volontiers voir son enthousiasme pour la terre bretonne et son goût pour la poésie populaire de la Cornouailles. Parfois elle ouvrait le volume des *Gwerz* et, à la prière du peintre, elle lui lisait d'une voix bien timbrée les *Loups de mer* ou le *Comte des Chapelles*.

Leurs cœurs battaient de concert à la lecture de cette rude et touchante poésie des gens du peuple. Sans qu'ils s'en doutassent, les chants bretons, résonnant d'héroïques tendresses et d'obscurs dévouements, les acheminaient vers une périlleuse et communicative émotion. A leur insu, dans l'antique jardin plein de fleurs, l'herbe d'automne poussait parmi les verveines et les œillets, en les enivrant de son capiteux parfum. Les regards qu'ils échangeaient devenaient plus éloquents ; les soudains silences qui tombaient entre eux, plus expressifs et plus troublants.

Cependant, le portrait commençait à bien venir. M. de Tromelin,

quand il rentrait le soir de l'île Tristan, s'émerveillait de la ressemblance. Mariannic aussi se montrait ravie. Le seul Yves ne paraissait point satisfait. "Ce n'est pas encore ça!" murmurait-il en réponse aux compliments de son hôte.

Son mécontentement était-il simplement l'expression de ce sentiment très naturel qui pousse les vrais artistes à trouver l'œuvre exécutée très inférieure à l'œuvre rêvée ; ou bien voyait-il avec ennui approcher l'heure où, le portrait étant fini, la chère intimité du jardin prendrait fin à son tour ? Cherchait-il un biais pour prolonger les séances ?... Il hochait la tête en regardant sa toile, et il répondait mélancoliquement aux éloges de Mariannic :

— Non, ça n'y est pas... Bien que votre toilette soit très simple, elle a encore une coupe et des notes trop modernes pour exprimer tout ce que j'aurais désiré mettre dans ma toile... Elle ne s'harmonise pas assez complètement avec le paysage. J'aurais voulu, dans ce milieu si original, vous montrer telle que je vous vois, c'est-à-dire comme une incarnation de l'âme de la Bretagne... et je n'y ai pas réussi.

Mariannic ne répondit rien, mais une mystérieuse lueur passa



L'étrangère se retourna et Yves poussa une exclamation.—Page 236, col. 1

dans ses yeux limpides. Le lendemain, quand le peintre fut introduit par la servante dans le salon, il n'y trouva pas, comme d'habitude, Mlle de Tromelin.

— Patientez seulement, dit Janette avec un malicieux sourire, mademoiselle ira vous rejoindre au jardin.

Il descendit le perron, attendit un quart d'heure, puis se dirigea vers le vivier, en songeant que peut-être la jeune fille s'était rendue directement à l'endroit ordinaire de leurs séances. En se rapprochant de la terrasse enguirlandée de vigne vierge, il aperçut de dos une Bretonne en coiffe blanche, accoudée au mur et regardant la campagne. Un peu intrigué, il avait ralenti le pas. Tout à coup l'étrangère se retourna et Yves poussa une exclamation admirative en reconnaissant Mariannic.

Elle avait revêtu le costume que portent les jeunes filles de Douarnenez, quand elles se fiancent ou quand elles vont aux noces. Sa délicate figure était encadrée dans la mousseline empesée de la "coiffe de cérémonie," fuyant en forme de corne derrière la tête. Sous cette coiffe neigeuse, on ne voyait de ses cheveux châtain que deux minces

bandeaux plaqués sur les tempes, et un chignon en catogan sur la nuque.

Froncé derrière les épaules et croisé sur la poitrine, un châle de mousseline brodée enfonçait ses pointes sous la bavette d'un tablier de taffetas bleu tendre, dont l'étoffe souple, nouée à la taille par des rubans, retombait carrément sur la jupe de laine crème, découvrant deux pieds mignons chaussés de bas bleus. Dans cette toilette blanche, que la note claire de la chaussure et du tablier réveillait discrètement ; sous les ailes légères de la coiffe de cérémonie, Mariannic avec son teint ambré, ses yeux pers, sa grâce chaste, incarnait admirablement cette fois, selon le rêve du peintre, la simple et pénétrante poésie de la race bretonne. Yves la regardait, extasié, muet de surprise.

— Comment me trouvez-vous ? demanda Mariannic.

— Adorablement belle ! répondit-il d'une voix assourdie par l'émotion. Vous avez d'instinct réalisé ce que je cherchais : une symbolique harmonie entre votre personnalité et la terre natale que vous aimez. C'est ainsi que dès le début j'aurais dû vous peindre.

— Eh bien, si ce n'est pas abuser de votre temps, peignez-moi maintenant telle que vous me voyez... Cela ne vous ennuie pas de recommencer ?

— Cela m'enchantait au contraire !... Nous garderons l'autre portrait pour les profanes et je ferai celui-ci pour vous seule... J'y mettrai tout mon cœur !

L'énergie passionnée avec laquelle il avait prononcé ces derniers mots envermeilla les joues de Mariannic. Tout en parlant, il avait pris une toile neuve et la plaçait sur le chevalet. Il se mit sur-le-champ à la besogne avec un entrain joyeux. Mlle de Tromelin, immobilisée dans la pose indiquée, regardait rêveusement le peintre. Celui-ci, les yeux fixés alternativement sur sa toile et sur son modèle, les sourcils froncés par une attention laborieuse, la face illuminée, semblait transfiguré. Au dedans d'elle, la jeune fille sentait sourdre un jaillissement de tendresse.

Pendant près d'une heure, ils demeurèrent silencieux. Pris par la fougue de l'exécution, le peintre ne s'apercevait pas de la fuite du temps.

Tout d'un coup, il crut voir les traits de Mariannic se tirer et il comprit que, dans son égoïste fièvre de travail, il soumettait la patience du modèle à une trop rude épreuve.

— Pardon, murmura-t-il, je vous fatigue... Reposons-nous un moment.

Mlle de Tromelin sauta à terre, et s'approcha du chevalet.

— Puis-je regarder ? demanda-t-elle timidement.

— Non, non... pas encore !... Asseyez-vous et causons, cela vous délassera... Est-ce que vous aviez déjà porté ce costume, avant de le revêtir aujourd'hui ?

— Oui, une fois, aux noces d'une ouvrière qui travaillait chez nous... Je ne voulais pas que ma toilette eût l'air de trancher sur celle des autres invités, et je m'étais habillée en artisanne... C'est le costume des filles d'honneur de la mariée.

— Il est charmant.

— N'est-ce pas ?... On voudrait être ouvrière pour pouvoir le porter à sa propre noce.

— C'est une fantaisie qu'il vous sera facile de satisfaire, lorsque vous vous marierez... Personne ne s'en plaindra.

Tout en s'efforçant de plaisanter, tandis qu'il formulait ce compliment, Yves était pris d'une soudaine mélancolie ; sa physionomie se rembrunissait. Mariannic s'en aperçut, et, secouant la tête, elle reprit avec vivacité :

— Oh ! moi, j'ai le temps d'y penser... Mon tour n'est pas encore venu !

— Ce n'est pas l'avis de M. de Tromelin.

— Qu'en savez-vous ? s'écria-t-elle, inquiète.

— Je le sais, parce que votre père me l'a laissé entendre en me parlant de votre portrait... Il prévoit qu'un jour ou l'autre vous vous marierez, et c'est précisément pour cela qu'il a voulu avoir votre image, afin qu'elle lui tînt compagnie, quand vous serez loin...

— Je me trouve heureuse comme je suis, et je ne songe pas à m'en aller de chez nous.

— Pourtant...

— J'ai idée que ceux qui me demanderont ne me plairont pas.

— Mais, insista-t-il, moitié riant, moitié sérieux, il s'en présentera, un jour, un qui vous plaira...

— Qui sait ?... Celui-là ne songera sans doute pas à me demander, répondit-elle en baissant ses paupières, comme pour empêcher son interlocuteur de lire dans ses yeux.

— Il n'osera peut-être point... hasarda le peintre, mais d'une voix à peine distincte...

(A suivre)



# LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Elle marcha lentement sur la route, songeant à ce qu'elle avait résolu, comprenant qu'elle ne pouvait plus vivre avec la jalousie qui lui mordait le cœur, mais se demandant si elle ne mourrait point du regret de quitter ceux qu'elle avait tant aimés.

Sans avoir conscience du chemin parcouru, elle arriva au moulin et trouva Cyprienne sous une tonnelle de clématites.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda la jeune fille, est-il arrivé un malheur à la maison ?

— Non, mademoiselle, car la famille est complète maintenant, et mon absence n'affligera personne.

— Ton absence ? parles-tu sérieusement ?

— On ne peut plus sérieusement.

— Quelqu'un t'a-t-il causé de la peine ?

— Personne ; mais, vous le savez, le retour de Claudin rend ma présence inutile.

— Catherine t'aime comme une mère.

— Mathia se montre jalouse de cette tendresse.

— Et tu pars avec elle ?

— Oui, mademoiselle.

— Où irez-vous ?

— Où va l'hirondelle.

— Bon pour Mathia, qui, accoutumée à la vie en plein air, pourrait avoir la nostalgie de la grande route ; mais toi, toi, accoutumée à la vie paisible, au travail, à la compagnie de tes frères et de tes sœurs . . .

— Moi, j'ai l'instinct, mademoiselle ; il dormait, voilà tout. Il paraît que c'est dans le sang des Tziganes de préférer les chemins poussiéreux en été, couverts de neige en hiver, à une bonne chambre chaude. Je ne suis pas ingrate, cependant, je les regretterai tous, et je vous pleurerai beaucoup aussi . . .

Cyprienne saisit les mains de Néra.

— Et François, demanda-t-elle, connaît-il ce projet ?

— Non, mais qu'importe !

— Oh ! cette fois, tu manques de franchise : François t'aime, et tu chéris François. D'où vient que tu lui fais mystère de ce départ ?

— Il l'apprendra ce soir.

— Avec le reste de la famille ?

— Oui.

— Je pensais qu'il méritait mieux . . .

— Mais, vous ne savez donc pas, mademoiselle ? François se marie . . .

— Lui ! Avec une autre que toi ! . . .

— Il songe bien à la Gitane, vraiment ! Voyez donc ma peau bronzée, mon air de petite sauvagesse ; non, non ! Il faut à François une fiancée au teint blanc, aux yeux bleus, qui sache lui dire de douces paroles. Je n'y entends rien, moi, mademoiselle ! Je crois bien qu'avant six mois Rosalie sera sa femme, et peut-être avant deux ans aura-t-il complètement oublié la Gitane trouvée dans un bois comme un chevreuil égaré !

— Sais-tu ce que tu fais ? demanda doucement Cyprienne.

— La volonté de ma mère.

— Je l'ignore, mais à coup sûr le malheur de toute ta vie. Ah ! pauvre enfant, qui cèdes à cette heure à un mouvement de jalousie, tu ne prévois pas ce que l'avenir t'apportera de regrets amers si tu quittais cette maison bénie.

— J'ai bien le droit d'en parler, puisque la famille de Pierre va devenir la mienne. Encore dix-huit mois, et Catherine m'appellera sa fille, et j'espère bien alors te nommer ma sœur . . . Oh ! ne te révolte pas . . . Ne quitte point cette place à mes côtés. Ecoute-moi cette fois encore, non pour t'entretenir égoïstement de mon affection pour Pierre, mais afin de te parler de toi, de toi seule. J'ai mieux lu dans ta pensée que toi-même, et je connais le cœur de François. Jamais il n'a aimé, jamais il n'aimera que toi. Quel malentendu survenu entre vous peut te faire croire qu'il songe à en épouser une autre ? Je ne le sais pas, mais j'affirme que tu te trompes. Si j'interrogeais le beau forgeron, il est probable qu'il rejeterait sur toi tous les torts.

— Oui, tu peux le dire, mauvaise fille, il reste en toi de la sauvagesse et de la Tzigane ! C'est l'instinct de la race. Mais que deviendrais-tu, grand Dieu ! Ici tu vends des simples, tu travailles ; sur les

routes tu tresserais des corbeilles, et tu dirais tes chansons. Tu es trop belle, Néra, pour cette vie vagabonde.

— Belle ! dit Néra, et il ne m'aime pas !

— Tu vois bien ! tu mentais, c'est la crainte de ne pas être la préférée de François qui te fais songer à le quitter ; mais tu ne le feras point, Néra, c'est impossible.

— Je le ferai, je le ferai !

— Soit ! dit Cyprienne ; tu retarderas seulement ce départ.

— A quoi bon ?

— Pendant deux ou trois semaines de répit que je te demande, tu réfléchiras et tu t'amenderas peut-être.

— O ma Néra ! songer que tu deviendrais une pauvre fille errante, sans logis, sans famille, allant comme jadis allait ta mère, dédaignée, repoussée, insultée peut-être, car tu es bien belle, Néra, cela me semble impossible.

— Quand on a grandi au milieu de la famille de Catherine, parmi ces enfants élevés avec tant de peine, mais qui la paient si bien d'un admirable dévouement, on ne saurait vivre ailleurs. Nous sommes faites pour le foyer, vois-tu, comme les autres, ma petite Bohème, et je suis certaine d'entendre quelque jour le marteau de forge de François accompagner tes chansons.

Elle secoua sa tête rebelle.

— Ne parlons plus de moi, mademoiselle ; mais de Pierre. Il reviendra lieutenant, et déjà une action d'éclat dans une rencontre lui a valu la croix. Quel brave et beau garçon ! Vous serez fière de l'aimer, de l'avoir pour mari !

— Oui, répondit Cyprienne, et je ne puis voir là-bas la scierie qui marche en l'attendant pour directeur, sans remercier Dieu d'avoir si bien préparé et arrangé ma vie. Mais, comme il ne faut pas être égoïste, chère fille, je vais désormais songer à toi plus qu'à moi-même. Quand je souffrais, tu as été la première à me consoler ; mon tour est venu de te soutenir, et je n'y failirai pas.

— Vous oubliez, mademoiselle, que François aime Rosalie.

— Ceci me semble un rêve de ton imagination, mignonne ; nous aurons le temps de nous en assurer avant ton départ . . . , si tu pars jamais.

— Je ne saurais quitter le pays sans dire adieu à mon parrain.

— Encore un que tu vas attrister, et qui gardera le droit de t'accuser d'ingratitude.

— Lui !

— Sans aucun doute. Comment, il répond de toi devant Dieu, il s'occupa de ton enfance, allégea le fardeau de Catherine, promit de te doter ; et toi, repoussant brusquement à la fois son amitié et ses bienfaits, tu les rends inutiles par un départ semblable à une fuite !

— Est-ce donc pour te rendre à la vie errante qu'il a veillé de loin sur toi ? . . . Tu trompes les espérances de tous, même les meilleurs. Je te regardais comme une amie, comme une sœur . . . Et qu'est-ce qui te pousse à cette folie ? Ta mère ? J'ai peine à le croire. Après avoir vécu sur les chemins, couchée dans les granges quand on voulait bien les lui ouvrir, dans les fossés, lorsque les portes se fermaient devant elle, Mathia doit éprouver un besoin absolu de repos. Toi, qui es restée dans une maison hospitalière, au milieu d'une famille admirable, tu ne peux comprendre la valeur de ce mot : avoir un foyer, sentir autour de soi des affections vives ! Mais Mathia ! chaque soir, elle dormait paisiblement dans un coin bien à elle ; chaque matin des sourires l'accueillaient : les sourires de la mère à qui elle avait gardé son enfant, de l'enfant qu'elle avait aidé à rester digne de sa mère.

— Louise, Marie, les garçons la traitaient bien. Mathia restait pour eux la mère de Néra, une vaillante fillette qui s'était efforcée de travailler et d'apprendre. Sans doute, avec une sorte d'égoïsme maternel, la pauvre femme ressentira une joie jalouse en t'entraînant loin du village. Elle aura sa fille à elle, bien à elle ! Mais, s'is-tu si, au détour du premier chemin, la lassitude ne la saisira pas, et si un jour, une heure, elle ne se demandera pas quelle fantaisie cruelle te fit abandonner tes plus sincères amis ?

Néra baissa la tête.

— Promets-moi seulement de ne rien décider avant deux semaines.

— A quoi bon, mademoiselle ?

— Me le promets-tu ?

— Je ne saurais rien vous refuser.

— C'est bien, Néra, je suis contente de toi : tu reviendras me voir ?

— Oui, certes.

— J'y compte.

Néra reprit son panier vide et quitta Cyprienne.

Certes, elle était bien décidée à quitter le village et une famille où il lui semblait que l'on ne gardait pas sa place.

Cependant, elle ne pouvait s'empêcher de songer aux paroles de Cyprienne. Oui, Maxime Vilhardouin, son parrain, aurait le droit de penser que, née Bohème, Bohème elle restait, par les goûts et la soif des aventures. Catherine se disait qu'elle l'avait mal aimée, puisqu'elle s'en allait, ou elle l'accuserait d'ingratitude.

Et cependant, non, elle n'était pas ingrate ! Elle les aimait tous ;

il en était un qu'elle aimait trop, et qui maintenant semblait la dédaigner, voilà tout. Pourtant, retenue pas la promesse qu'elle venait de faire, elle ne songerait point avant quinze jours à quitter le village, et, durant ces dernières semaines, elle se promit de témoigner à Catherine et à ses enfants plus d'amitié que jamais.

Elle rentra tard ; toute la famille avait pris place à table. Vincent et Georges interrogeaient Claudin sur ses voyages. Catherine écoutait des récits qui la faisaient frémir ; mais chaque fois que l'enfant rappelait un trait de bonté de Mathia, les regards de Catherine, empreints d'une amitié puissante, se tournaient vers la Tzigane.

—Vous ne comprenez pas encore les choses de la religion, lui dit la veuve du garde avec une douceur infinie ; sans cela, vous vous rendriez compte de la confiance qui me faisait entourer Néra de tendresse, avec l'espoir qu'une autre femme en ferait autant pour mon enfant. Comme vous aimez Claudin, j'aimais Néra, et, je vous le jure, j'en suis arrivée à ne faire aucune différence entre elle et mes filles.

Cette parole entra dans le cœur de Néra pareille à un reproche.

En l'entendant, François fit un mouvement pour se pencher vers sa mère, comme s'il allait la remercier, mais il se remit vite, et la conversation, changeant d'objet, alla bientôt de Cyprienne à Vilhardouin.

—Il se décide à rester au château, dit Catherine, et la maison va être sur un tout autre pied. Trois jardiniers sont retenus, et Vincent y entre en qualité d'aide. C'est Roussel qui sera jardinier en chef. On fait venir un architecte de Paris, afin de dessiner les massifs et les parterres. Béni soit Dieu, de nous rendre un homme qui n'a jamais eu d'autre défaut que celui d'aimer les voyages !

—Oh ! fit Claudin, il m'a promis de me faire entrer à son service. Je connais les chevaux, je les aime et je pourrais lui rendre des services. Il ne veut point que je le serve comme un domestique, sous prétexte qu'il me doit la vie ; puis, pour une meilleure raison, c'est que dans la famille nous restons ouvriers. Mais je travaillerai, je m'instruirai, et plus tard il fera de moi son intendant.

—Comment, tu aurais la prétention de remplacer M. Hercule Bourdin ?

—Pourquoi pas ? Est-il donc aimé dans le pays ? Que faisait-il en faveur des pauvres gens, lui qui avait le droit de répandre à pleines mains les aumônes ? Il n'habite pas même ici. On le voyait à l'époque des fermages et des loyers, et il se montrait dur au pauvre monde. On devrait choisir pour intendants non point des hommes riches, gros et gras, mais des êtres ayant souffert et pâti. Ceux-là comprendraient la misère des malheureux et leur viendraient en aide.

—Mère, dit Vincent, demain, au sortir des vêpres, voudras-tu venir au cimetière ? La tombe de Madeleine est couverte de fleurs. Il n'en est pas une aussi soignée, aussi belle.

—Oui, mon enfant, nous irons ensemble prier pour elle.

La famille quitta la table, et comme le repassage ne pressait pas ce soir, les jeunes filles prirent des ouvrages de couture. Un moment après on frappa à la porte ; Rosalie et sa mère entrèrent pour faire la veillée avec Catherine et ses enfants.

Le visage de la veuve refléta un sentiment de contrariété. Elle n'aimait point cette fille coquette, qui semblait vouloir prendre d'assaut le cœur de son fils. Elle la trouvait libre d'allures, éprise de parure, et se disait avec un secret effroi que jamais elle ne serait la ménagère dont François aurait besoin. Elle, Catherine, ne l'aimerait jamais. Pourtant, si François la demandait en mariage... Elle n'aurait point le courage de s'opposer au désir de son fils, mais elle souffrirait, oui, elle souffrirait cruellement.

François ne bougea pas en apercevant Rosalie, et son premier regard fut pour Néra. Il y avait une interrogation presque douloureuse dans ce regard ; mais la Tzigane eut un sourire si méprisant et si froid, qu'il aiguillonna la susceptibilité de François.

Celui-ci, abandonnant sa place, alla chercher un siège pour Rosalie et demeura près d'elle pendant la soirée. Rosalie feignait de travailler à une dentelle au crochet. De temps en temps elle tirait le fil, puis sa main s'arrêtait, son regard se coulait en dessous, et elle interrogeait le visage du jeune homme. François paraissait plus enfiévré qu'heureux, et Catherine le constatait avec un sentiment d'inquiétude.

Avant de se lever et de quitter la maison du garde, la mère de Rosalie se pencha vers Catherine :

—Nous aurions à causer toutes deux, dit-elle, il me semble.

—Pourquoi ? demanda froidement la veuve.

—Mais, au sujet des enfants... Ne voyez-vous point que votre fils en tient pour Rosalie ?... J'adore ma fille, et je ne voudrais pas qu'on jasât dans le pays... Les langues vont vite, vous le savez... Nous nous entendrons toutes deux, j'en suis sûre ; d'ailleurs, nous n'avons que cela à faire, puisqu'ils sont déjà d'accord.

—En êtes-vous sûre ? demanda Catherine.

—Prononcez vous-même.

Catherine vit Rosalie inclinée du côté de François, qui semblait lui parler avec animation ; mais les seuls mots qu'elle entendit furent : château... réparations... Maxime... parrain.

La mère fit à sa fille un signe impératif, se leva, et toutes deux d'un air embarrassé, prirent congé de la famille Tournil.

On échangea les baisers du soir, les enfants regagnèrent leurs chambres respectives ; mais, au moment où François allait, lui aussi, se retirer, Catherine le retint.

—Toi, reste, j'ai à te parler.

Le jeune homme demeura debout, le front baissé. Il devinait confusément ce que sa mère allait lui dire, et comme il ne savait point mentir, il s'effrayait de l'interrogatoire qu'il allait subir.

—François, dit Catherine, depuis que tu es au monde tu ne m'as donné que de la satisfaction ; jamais je ne t'ai adressé de reproches, jamais tu n'en as mérité. Epouse désolée, dont rien n'a pu adoucir les regrets, je puis affirmer être une heureuse mère. De ton côté, jamais, je le crois, tu n'as eu à te plaindre de ta mère.

—Je n'ai eu qu'à te bénir.

—Explique-moi alors pourquoi tu manques de confiance à mon égard.

—Moi !

—Oui, toi, François. S'il s'agissait d'un enfantillage, d'une chose légère, je pourrais m'en affliger, mais je ne te questionnerais pas. Je crois de mon devoir de le faire ; toute ta vie est en jeu.

—Le mariage, mon enfant, est l'acte grave de la vie ; si le choix qu'on fait est mauvais, le malheur devient irrémédiable... Es-tu donc décidé à prendre Rosaline pour femme ?

—Autant celle-là qu'un autre !

—Singulière réponse, François.

—J'ai l'âge de me marier, n'est-ce pas ? Je ne l'aime pas, non ! je ne l'aime pas, mais elle semble m'avoir pris en gré, et, voyez-vous, j'ai trop souffert à cause d'une autre, pour ne point me montrer reconnaissant à celle-là de ce qu'elle veut bien m'accorder une préférence sur les autres ; après tout, elle est jolie, Rosalie, plus jolie même que la fille que j'avais choisie, et qui, celle-là, ne me témoigne que du dédain...

—Voilà tout ce que tu as à me dire ce soir, François ?

—Oui, tout.

—Tu oses mentir à ta mère qui te chérit d'une façon si tendre. Espères-tu donc la tromper ? Est-ce que je ne lis pas dans ton regard comme dans ton cœur ? Allons, un mouvement de confiance, mon pauvre enfant, ce n'est pas difficile, va ! On se souvient qu'on a été tout petit bercé dans ses bras, on s'agenouille devant elle, on pose son front sur son épaule et on lui dit...

—Oh ! mère que je suis malheureux ! s'écria François en laissant couler ses larmes comme une pluie d'orage.

Catherine lui parla longuement, doucement, en passant ses doigts dans sa chevelure noire un peu rebelle ; et, lentement, sous l'influence de cette parole tendre et vraiment maternelle, le jeune homme sentit son âme se dilater par l'expansion d'abord, par la confiance ensuite. Quand la veuve le vit rasséréner, elle le renvoya, le poussant par les épaules avec un rire heureux, et lui, se retournant, la prit dans ses bras en s'écriant :

—Ah ! vois-tu, il n'y a que les mères !

## XXV

### JOURNÉE DE SOLEIL

La veille du départ était arrivée. Après le souper, Mathia, dont la pâleur se devinait sous le bistre de sa peau, dit à Catherine d'une voix grave :

—Vous avez été bonne pour nous deux, et je ne veux pas que vous nous croyiez ingrates. Au fond de notre cœur, nous vous gardons une éternelle reconnaissance, et si nous vous quittons, nous ne cesserons jamais de songer à vous. Néra et moi, nous allons embrasser la vie des gens de notre race, c'est une vocation ou un malheur, comme vous voudrez, mais on n'échappe pas au malheur, et la destinée nous entraîne...

*A suivre*

## UNE SENSATION

« Le Monde Illustré, » désireux de procurer à ses nombreux lecteurs des œuvres du plus grand intérêt joint à la plus saisissante forme, publiera un grand roman illustré, dû à l'une des meilleures plumes de notre jolie langue française.

Ce roman dépasse, comme *odyssée* délicieusement attendrissante, tout ce qui a été donné jusqu'ici.

Malgré les péripéties poignantes que traversent les jeunes héros, cette œuvre s'adresse à tous les âges, à tous les mondes, à toutes les conditions sociales, à l'époux comme à l'épouse, à la mère aussi bien qu'à la fille.

NE RUINERA PAS

Le Baume Rhumal doit ses succès à une parfaite compréhension du mal qu'il doit guérir. Ses propriétés balsamiques, adoucissantes et antiseptiques combinées en font le meilleur remède pour tous ceux qui toussent. Plus tôt il est pris, plus rapide et plus parfaite est la guérison.

CHOSSES ET AUTRES

—La reine Adélaïde, veuve du roi Dom Miguel Ier de Portugal, vient de prononcer ses vœux solennels dans le couvent des Bénédictines de Solesmes.

—Le recensement général de la population de l'empire russe, qui a été récemment opéré, y dénonce l'existence de 129,216,000 habitants, dont 61,616,280 du sexe masculin.

—Il y a deux ans, à Mexico, un homme monté sur un bicycle était considéré comme une bête curieuse. Il y a aujourd'hui dans cette ville six mille cyclistes, dont deux mille femmes.

—D'après un calcul minutieux qu'il vient de faire, le "Journal" de New-York, estime qu'une bicyclette vendue \$100 en détail ne coûte que \$30.31 aux fabricants.

IL N'Y A QUE CELA A FAIRE

Pour avoir raison d'un rhume persistant, il n'y a qu'à prendre quelques cuillérées de Baume Rhumal, le spécifique par excellence contre toutes les affections de la gorge et des poumons.

THE DELINEATOR

Continuant avec succès ce qu'elle a entrepris, cette intéressante publication reste à la tête des journaux anglais de modes.

Sa livraison du mois d'août, qui vient de paraître, contient de belles planches coloriées des modes de la saison, de jolies illustrations dans le texte.

La légende de "Diane d'Ephèse," par Frances Lynde, et différents autres récits d'auteurs anglais connus, rendent attrayante la lecture de ce numéro.

Se publie à Toronto, mensuellement. Prix de l'abonnement, un dollar par an. S'adresser : The Delineator Publishing Co, 33, rue Richmond, Ouest, Toronto (Ont.).

IMMENSE VOGUE

L'immense vogue du Baume Rhumal est due à la rapidité avec laquelle il agit dans les cas de rhumes opiniâtres, toux persistante, grippe, bronchite. Sûr, efficace, économique, il est à la portée de tous.

—Sommaire de la Nouvelle Revue du 15 juillet 1897 : Les invasions de 1814-1815, E. Muntz ; Napoléon et Wellington, Gén. Dragomirof ; Dialogues sur l'art et la science, Dr P. Richer ; La Payse, C. le Goffic ; Un cabaret historique à Londres, Mme G. Renard ; La Kabbale littéraire occidentale, C.-M. Limousin ; Giacinto Gallina, H. Montecorboli ; Un ressuscité, L. Giraudon-Ginesté ; Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam. Pages courtes : Ce qui se dit à Paris ; Notes d'art ; Soirs.

La quinzaine : Décentralisation ; Provinces ; Etranger ; Armée ; Colonies ; Critique littéraire ; Critique musicale ; Critique dramatique ; Sciences ; Notes d'art ; Finances ; Bibliographie ; Sport ; Carnet mondain ; Mode.

Bureau : 28, rue de Richelieu, Paris.

Une femme parfaite...

Si la perfection était possible, aurait besoin d'abord du plus riche des dons de Dieu : une santé parfaite. Combien en avons-nous dans cet état ? C'est le continuel mal de tête, mal dans le dos abatement de l'esprit, découragement indiqué par des signes si souvent remarqués sur la figure : teint pâle, regard abattu et sans expression, qui révèlent le fait que la souffrance existe à un point si alarmant chez la femme. Des recherches nous ont appris que la cause de la plupart des symptômes ci-dessus est la faiblesse féminine.

Les Pilules Rouges

... du Dr Coderre

POUR FEMMES

PALES ET FAIBLES

Rendent promptement ces êtres souffrants à une santé parfaite. Ces pilules sont absolument sûres sous tous rapports, d'une forme convenable et d'un prix modique. C'est pour la femme un remède qui, s'il est bien employé, lui sera un ami assuré dans les jours d'épreuves.

Ecrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout, 50 cts la boîte ; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la malle, sur réception du prix, aux Etats-Unis ou au Canada. Adressez :

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE  
Dept. Médical, B.P. 2306, Montréal.

Buyez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'Apollinaris et de la Johannis. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épiciers. Echantillons fournis sur demande, par la COMPAGNIE D'EAU MINERALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUE,  
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES MODERNES

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

U. PERREAU

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

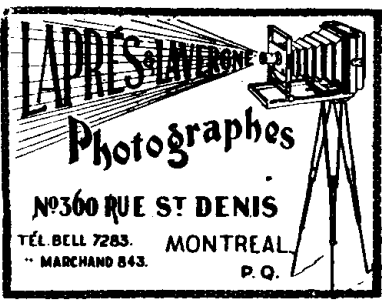
Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)  
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, RUE SAINT-JACQUES

"BATISSE IMPÉRIALE" MONTRÉAL



Débentures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL  
Achète des débentures et autres valeurs désirables.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye. MARION & MARION, EXPERTS. No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398. Mentionnez ce Journal.

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Publie, toutes les semaines, le portrait d'un de nos hommes d'Etat canadien, une caricature politique ainsi que plusieurs gravures d'actualité, 4 pages de feuilleton émuivant, nouvelles de tous les pays.

ABONNEMENT

Ville et Campagne... \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bru-hési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

"La Presse"

Tout le monde lit le grand journal, parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus grand tirage du Canada, sans exception.

PLUS DE

54,000

PAR JOUR

**UN PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les  
**PILULES ANTONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.  
Ph<sup>o</sup> BALAYANT, 19, r. des Deux-Portes, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCAR.

1897

EXPOSITION

De MONTREAL

DU 19 AU 28 AOUT.

\$17,000 DE PRIX

A attribuer aux différents animaux de la ferme, aux instruments de labour.

Splendide Exposition de Fleurs, de Fruits, de Legumes.

CONCERTS JOUR ET NUIT.

Ascensions en ballon par MM. Leo Sterens et Charles Lestranger, aéronautes distingués.

Les plus jolies choses et les plus grandes attractions qu'il y ait eues jusqu'ici au Canada.

FETES DE NUIT.

La plus merveilleuse exhibition d'Electricité qui ait jamais été faite au Canada.

Taux réduits sur toutes les lignes de chemin de fer.

Pour liste des prix et informations, s'adresser à

S. C. STEVENSON,  
Gérant et Secrétaire

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ : le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

UNE SEMAINE

Vente à Sensation

**E. LEPAGE & Cie**

COIN DES RUES

St-Laurent et Duluth

Etoffes à Robes

Etoffes pour costumes, double largeur, valant 25c, tant qu'il y en aura, 9½c.  
 Chali français, soie et laine, toujours vendu 25c, achetez-le à 9½c.  
 Serges nuancées, shot, vendues 35c, tant qu'il y en aura, 11½c.  
 Jupes de robes en tweed et serge, valant \$3 à \$3.50, au choix, 79c.  
 Batiste double largeur, noir et gris, valant 10c, pendant cette vente, 3½c.  
 Mirets en couleurs assorties, valant 10 et 15c, au choix, 1c.  
 Cachemire noir, de 46 pouces de largeur, fini Henrietta, d'une valeur toute spéciale, valant 75c. Spécial, 49c.

Bas et Gants

Corps de dames, un grand lot, valeur 10c. Spécial, 3½c.  
 1 lot de gants taffetas assortis, valant jusqu'à 35c. Spécial 5c.  
 Menottes en soie noire et couleurs, valant 35c. Spécial, 9c.  
 Bas de cachemire noir, valant 30c. Spécial, 19c.

Indiennes, Mousselines, Etc.

Mousseline Orga, dessin de choix, valant 20 cents. Spécial, 7½ cents.  
 Zéphyr broché, nuances riches, valant 18 cents. Spécial, 7½ cents.  
 Batiste persienne, haute nouveauté, valant 25 cents. Spécial, 10 cents.  
 Toile à rouleau, carreautee, valant 8 cents. Spécial, 4½ cents.  
 Flanellettes américaines, patrons nouveaux, valant 6 cents. Spécial, 3½ cents.  
 Indienne foncée, patrons variées, valant 10 cents. Spécial, 4½ cents.  
 Corsets d'été de D. & A., valant 75 cents. Spécial, 33 cents.  
 Mouchoirs avec bords de couleurs, de 5 cents. Spécial, 2½ cents.

3 Lots Spéciaux

200 pièces de Madras, couleurs nouvelles, valant 18 cents, quantité limitée, 3½ cents.  
 200 pièces de coton blanc 36 pouces de largeur, valant 8 cents, quantité limitée, 4½ cents.  
 200 pièces de toile à rouleau, valant 7 cents, quantité limitée, 3½ cents.

Jobs Spéciaux

25 robes en mousseline brodée, pour enfants, de 3 à 6 ans, de \$4. Spécial, 70 cents.  
 1 lot d'habillements jerseys, toutes grandeurs, valant jusqu'à \$3.50 pour 69 cents.  
 Tourmalines pour enfants, valant 75 cents et \$1. Spécial, 29 cents.  
 Chapeaux de paille pour hommes, valant 75 cents et \$1. Spécial, 29 cents.  
 Oreillers, pour sofa, couverts en satin, avec frange, valant 75 cents. Spécial, 19 cents.

**E. LEPAGE & CIE,**

949-951-953-955 rue St-Laurent.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

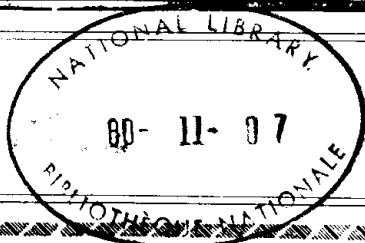
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.



LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture  
 Incorporée par lettres patentes le 13 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigand, P. Q. \$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q. \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont. 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q. 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrément, " 1500 00	Napoléon Fagny, Québec... 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec... 1500 00	Georges Lagacé " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q. 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00
Osias Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont. 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francis Parent de la brasserie de Beauport... 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal... 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil... 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q. 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain Lowell Mass., U. S. A. 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q. 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil... 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste-Anne de Prescott, Ont. 25 00
	G. Constant, Vaudreuil... 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.



Fausses dents

SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.  
 Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.  
 Tél. Bell 2818.

**F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.**

CHIRURGIEN-DENTISTE

240 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les undis.

**S. Carsley & Cie**

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTREAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTREAL

Indiennes, Guingans et Mousselines

LAISSONS PARLER LES PRIX.—7000 verges de nouvelles batistes américaines pour blouses, en effets rayés et brochés, dans toutes les couleurs les plus nouvelles de vert, bleu, rose électrique et jaune, valeur régulière 10c, prix 6½c.

1500 verges d'indiennes cameléon, nuances à la mode, combinaison de nuances exquises et riches dessins, valeur régulière 12c, prix 6½c.

3000 verges de beaux Zéphyr écossois couleurs non changeantes, faits spécialement pour blouses sur fonds roses, bleus et pâles, affisi en noir avec raies blanches et carreaux blancs, valeur régulière 18c, prix 9½c.

1700 verges de mousseline de dentelle rayée de belle qualité, dans les dessins les plus nouveaux, achetée à un gros escompte sur le prix régulier; nous les vendrons demain sans égard à la valeur régulière qui est de 18c prix 12c.

Prix des Jupes de Robes

35 jupes de robes en coton moiré de fantaisie pour dames, valeur régulière, \$1.26, pour 60c.

53 jupes en duck rayé et tacheté, fond noir et blanc, pour dames, valeur régulière \$1.50, pour 95c.

La balance du lot favori de jupes en mohair fleuri noires, pour dames, valeur régulière \$1.69, pour \$1.05.

78 élégantes jupes en serge noire, doublure spéciale, bien travaillées et bien bordées, valeur régulière \$2.75, pour \$1.95.

52 jupes de robes broché noir doublées partout et bordées, valeur régulière \$3.85, pour \$2.65.

35 jupes de robes en véritable mohair broché trame complète, doublure et garniture spéciales, valant \$4.75, pour \$3.45.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

150 Parasols à la Mode

Valant de \$3.50 à \$4.95, pour \$2.50  
 En noir et élégants effets shot, très bien garnis de dentelle noire, écru et blanche, avec manches choisis en bois naturelle et en ébène, vendus jusqu'à présent de \$3.50 à \$4.95, pour \$2.50.

150 ombrelles en magnifiques effets de soie shot et patrons de fantaisie, pour enfants. Valeur régulière 95c, pour 62½c

Parasols de Fantaisie

Parasols de fantaisie pour dames, aux prix les plus bas. Ils sont tous marqués à des prix tellement bas qu'un grand nombre de gens pensent que nous allons subir de grosses pertes; peu importe, c'est notre vente à bon marché.

Un nouveau Lot

Comprenant 120 douzaines de Blouses à la mode, patrons uniques, riches marchandises, tout à fait différents à celles de n'importe quel lot précédent, valeur régulière \$1.15, prix 65c.

**LA CIE S. CARSLY (Limitée)**

1765 à 1783, rue Notre-Dame